LES CHANSONS.
MORCEAUX CHOISIS.

BÉRANGER.

PQ
2195
.A17
1911
SMRS

Bibliographie in fine

LES CLASSIQUES FRANÇAIS

Publiés sous la direction

de M. H. WARNER ALLEN

BÉRANGER

Le portrait de Béranger en tête de ce volume a été reproduit d'après une gravure à l'eau-forte de M. J. A. Symington

Béranger.

Les Chansons de
BÉRANGER
Morceaux Choisis

PRÉFACE
DE
COMTE SERGE FLEURY
(Noël Ramère)

LONDON
J. M. DENT & SONS, Ltd.
NEW YORK
G. P. PUTNAM'S SONS
1911

Tous droits réservés

INTRODUCTION

"Monsieur Béranger, vous êtes bon et malin, moi je ne suis que bon." Ces mots du Père Enfantin pourraient servir à caractériser le chansonnier si celui qui les rapporte dans "les Souvenirs d'un Parisien" (1) *n'y ajoutait lui-même de la malignité.*

Regardez le portrait du poète. Malgré les folles prétentions nobiliaires de son père, Béranger est un homme du peuple. Il en a toute la physionomie et nul n'est moins aristocrate. Plébéien, au costume simple et sévère, la tête forte, il a tout d'abord, disent ses contemporains, l'air vulgaire. Mais il a les yeux bleus et vifs sous le front chauve, la bouche sensuelle aux coins malicieux; le visage exprime la douceur et la bonhomie.

D'une morale indulgente, d'une vertu trop facile et trop aimable, á la fois affectueux et moqueur, positif et désinteressé, gausseur et tendre, rustique, mais non sans finesse, libéral, volontiers frondeur et cocardier, il a l'âme du bourgeois de Louis Philippe et quelque chose du gavroche parisien. Toute une génération et toute une classe semblent se refléter en lui, comme elles s'expriment dans ses œuvres aux rythmes aisés et

(1) *Henry Boucher. Perrin éditeur, p.* 437.

vivants et que traversent en même temps que l'évocation de la redingote grise, un souffle de libéralisme et d'humaine pitié.

Béranger était parisien. "Si l'on choisissait son berceau, écrivait-il dans sa préface, j'aurais chosi Paris qui n'a pas attendu notre grande révolution pour être la ville de la liberté et de l'égalité. . . ." C'est là, en effet qu'il naquit le 19 *Août* 1780, *chez son bon vieux grand père Champy, tailleur rue Montorgueil.*

Sa prime enfance ne parait pas avoir été des plus heureuses. Son père qui essaya de tous les métiers, clerc de notaire, teneur de livres chez un épicier, intendant chez le Comte de Bourmont, banquier, homme d'affaires et propriétaire d'un cabinet de lecture, tantôt à Paris, en Anjou et en Bretagne, mais toujours également facile insouciant et léger, s'occupe peu de lui et sa mère encore moins. Laissé pendant trois ans, près d'Auxerre aux soins d'une nourrice qui, ayant perdu son lait de bonne heure l'éleva à la mode de Bourgogne avec du pain trempè dans du vin en guise de bouillie, il fut rendu au bout de ce temps à ses grands parents.

Choyé et "gâté," sujet à de violentes migraines, il passa avec eux une dizaine d'années, fréquentant le moins qu'il pouvait la maison d'école située Impasse de la Bouteille, et préférant rester sans bruit dans un coin à faire des découpures et des dessins.

A 9 *ans il fut mis en pension au Faubourg Saint Antoine. Il y reste juste assez pour contempler les mouvements populaires et voir prendre la Bastille "du*

haut des toits de la maison." Puis, le grand père Champy pris de paralysie, l'enfant partit pour Péronne où son père l'envoya chez une tante, brave femme, enthousiaste, patriote et religieuse qui tenait l'auberge de "l'Epée Royale."

Veuve et sans enfants, cette tante (1) *lui donna toute l'éducation qu'elle pouvait, le laissant feuilleter à loisir les exemplaires dépareillés de Voltaire, de Racine et de Fénelon qu'elle conservait dans son grenier. Enfin, se sentant vieillir et désirant que le jenne homme ait de quoi gagner sa vie elle le mit en apprentissage chez un imprimeur de la ville, M. Laisney.*

Béranger n'avait pas 12 *ans. C'est là qu'il fut pris, pour la premiére fois du génie de la poésie "traçant des lignes rimées tant bien que mal, mais de la même longueur, grâce à deux raies de crayon tirées du haut en bas du papier."* (2) *La méthode était au moins originale. En lisant la Fontaine, il s'aperçut cependant qu'elle n'était pas infaillible et il n'eut de cesse que son patron qui rimait agréablement ne lui eut appris l'art des vers.*

A seize ans il vint à Paris pour servir de commis à son père qui s'occupait d'opérations de bourse. Mais au bout de quelques années la maison de banque dut fermes ses portes et Béranger pour se consoler de sa misère, se consacra tout entier à la Poésie, qui à cette époque ne nourrissait pas son homme. Il placait péniblement sa copie

(1) *Madame Bouvet, née Marie Victorine de Béranger, qui fut une véritable mère pour le poète, Morte en* 1839.

(2) *Ma Biographie.*

dans des publications ephémères quand, décidé à tout prix de sortir de la misère, il eut l'idée d'envoyer à Lucien Bonaparte deux poèmes dithyrambiques, le rétablissement du culte et le Déluge. Ce que valaient ces essais, on ne saurait trop le dire. Mais il faut croire qu'ils ne déplurent pas au frère du Premier Consul, puisque il manda le jeune poète, lui prodigua des encouragements, et ce qui était plus utile lui permit de toucher à sa place son traitement de membre de l'Institute " dont trois années lui furent payées d'abord.

C'était presque la fortune. Les années qui suivirent apportèrent encore quelques améliorations à son existence. A l'âge de 25 ans, en effet il entra dans les bureaux du peintre Landon. C'était un emploi assez modeste, mais qui avait du moins l'avantage de lui laiser des loisirs nombreux. Quand Béranger dut quitter sa place en 1807, l'amitié de Guenescourt lui vint en aide et lui permit en toute liberté d'esprit de terminer quelques travaux littéraires.

Il eut alors l'idée d'un poème sur Clovis, composa des pastorales et des comédiés satiriques. Mais il fit surtout des voyages à Péronne où il allait visiter sa tante et ses anciens amis. Et il n'eut pas à se repentir de ses fréquents séjours à Peronne, car c'est là, qu'à son insu il se perfectionna dans l'art qui allait le rendre bientôt célébre.

Sous le nom de " Couvent des Sans Souci " il s'y tenait des réunions dont Béranger était l'âme et qu'il égayait de ses refrains. Dans ce milieu, où régnait une franche amitié, d'où toute contrainte était bannie, le chansonnier se sentait à l'aise et sa verve s'y donnait

libre carrière. On peut supposer aisément qu'il y célébra le vin et les filles et qu'il ne s'y priva pas de bons mots. Il eut même une affaire avee ces bons Picards qu'il blessa par ses folies et ses pointes, mais il se fit vite pardonner. Et il put revenir chanter dans la ville, se laissant aller au hasard de son inspiration, écrivant même des élégies et des odes.

Il en fit assez pour en brûler plus tard un petit volume, ce qui lui fournit un jour l'occasion d'écrire en faisant allusion à cet événement "on a dit que rien n'éclaire comme la flamme des manuscrits qu'on a le courage de livrer au feu : je devrais y voir bien clair.

"Cependant la renommée du chansonnier commençait à grandir. Non pas que l'emploi qu'il avait obtenu dans l'intervalle à l'Université Impériale, sur la recommandation d'Arnault, en fit un personnage officiel.(1) *Il lui permettait juste de vivre. Mais, son père mieux inspiré pour son fils que pour lui-même commit une indiscretion.*(2) *Quelques chansons composées pour des amis furent imprimées et parurent dans des recueils qui encombraient" la librairie des étiennes. Puis d'autres circulérent manuscrites et parmi celles là le roi d'Yvetot.*

On était alors en 1813. *La chanson qui était alerte et pouvait passer à bon droit pour une critique de la politique Impériale, fit du bruit. On s'amusa de ce bon roi Rabelaisien.*

qui "sur un âne pas à pas
parcourait son Royaume,"

(1) 1809. (2) *Ma Biographie.*

On en chanta les couplets au grand scandale de la police qui l'attribuait à des gens haut placés. Béranger se découvrit. Il ne fut point inquiété, et connut la gloire.

— Il était membre du Caveau dont Désaugiers était président lorsque la France fut envahie. L'auteur du "Roi d'Yvetot" devint alors le poète de l'indépendance nationale. Sa muse se fit guerrière et ses chansons se rythmèrent au pas des tambours. Après le "Bon Français" où il reprend pour le souligner le mot du Comte d'Artois,(1) *ce fut la requête des chiens de qualité.*

Aux maîtres des Cérémonies
Plaise ordonner que demain
Entrent sans laisse aux Tuileries
Les Chiens du Faubourg St Germain.

C'était une acerbe critique dirigée contre les émigrés qui rentraient en France dans les fourgons de l'étranger, et les hauts dignitaires de l'Empire, devenus serviteurs du roi et pour lesquels il semblait demander grâce.

— Autant par reconnaissance que pour s'en faire un allié, le gouvernement des Cent Jours lui offrit la place de Censeur. Mais Béranger était trop jaloux de son indépendance et trop soucieux de son art. Il refusa dans une chanson nouvelle.

Diogène,
Sous ton manteau. . . .

A la fin de la même année et sous le titre de "Chansons morales et autres," Béranger publia son

(1) "Il n'y a rien de changé en France, il n'y a qu'un Français de plus."

premier recueil de chansons. On était sous la Restauration. Au milieu des refrains bachiques et joyeux, le poète livrait au ridicule les français qui se réjouissaient de l'invasion étrangère et certains de ses couplets atteignaient la Cour. Louis XVIII. disait qu'il fallait pardonner bien des choses à l'auteur du "Roi d'Yvetot."

Mais deux volumes qui parurent le 25 octobre 1821 ne l'en firent pas moins citer devant la Cour d'Assises de la Seine. Béranger et son spirituel avocat, Dupin aîné trouvèrent le moyen d'amuser la foule qui se pressait à l'audience. Mais l'accusé ne put éviter la prison. L'avocat général Marchangy, déjà célèbre par son réquisitoire contre les quatre Sergents de la Rochelle, obtint contre le chansonnier une condamnation à trois mois de prison et à 500 francs d'amende.

Béranger dut s'enfermer à "Sainte Pélagie." (1) *Il ne redoutait pas la vie de prison, trouvant même à cette existence régulière aux longues soirées, un certain charme. C'était un lieu favorable à la refléxion. Il y écrivit des vers, avivant sa verve du Chambertin et du Romanée que lui faisaient passer ses amis.*

Mais il avait perdu dans cette affaire son modeste emploi à l'Université. Ce qui ne l'empêcha pas de refuser la situation que lui offrit le banquier Laffite(2).

(1) *À la fin de décembre 1821, dans la chambre que venait de quitter P. L. Courier.*

(2) *"Lise à l'oreille*
Me conseille
Cet oracle me dit tout bas,
Chantez, mais n'écrivez pas.

Au sortir de prison Béranger, chanta plus que jamais. Il chanta l'épopée napoléonienne, la liberté avec la Grèce, il chanta l'amitié, l'amour, le vin et la vertu de Lisette (1) *et n'eut garde d'épargner Charles X.*

Toutes ces chansons furent imprimées dans un recueil qui parut le 15 *octobre* 1828. *Ce fut presque un scandale. Plus politique que le roi, si l'on en croit Béranger le ministère ne voulait pas qu'on poursuivît. Mais sa Majesté exigea que réparation lui fut faite.*(2) *Récidiviste de l'outrage aux bonnes mœurs et à la personne royale, Béranger fut condamné de nouveau, à neuf mois de prison et à mille francs d'amende, cette fois là.*(3) *Pendant ce temps ses vers qu'on avait voulu frapper d'interdit se vendaient à plusieurs milliers d'exemplaires. Ses amis de la société "Aide toi le ciel t'aideras," et un Monsieur Bérard dont il n'est que juste de rappeler ici le nom n'en durent pas moins payer l'amende à sa place.*

Quant au chansonnier irrespectueux, il fut enfermé à la Force, se plaignant seulement de la façon dont on l'y avait mis, mais non pas de la façon dont il y était.(3) *Comme à Sainte Pèlagie il y chanta. C'est de là que sortirent toutes faites comme il l'écrit lui même, la plupart des chansons qui appartiennent à la Restauration.*

Deux ans après, la Révolution de 1830 *éclatait.*

(1) *Lisette n'est qu'un personnage de fantaisie que Béranger a emprunté au XVIIIe siècle et qui ne peut être confondue avec Mlle Judith Frère, son amie de toujours.*

(2) *Lettres de Béranger à Dupont de l'Eure, éditées par P. Hacquard et P. Forthuny, page* 100.

(3) *Lettre XVIII. id. page* 116.

Béranger faillit devenir ministre. La boutade par laquelle il remercia ses nombreux amis qui le pressaient d'accepter le pouvoir, leur défendit de revenir à la charge. (1) *Il se contenta de changer les cordes de sa lyre et devint une sorte de chansonnier philosophique.*

Un moment, cependant on put croire que le poète allait reprendre les armes, et que la chanson, détrônée avec Charles X. selon sa propre expression, allait être de nouveau restaurée. Il s'aperçoit vite que l'arrivée du roi des Français n'a guère fait que modifier l'etiquette du gouvernement et qu'il n'y a qu'un homme et qu'un drapeau de changés. Il se plaint

qu'on rebadigeonne
Un trône noirci

Et se moque des belles manières des députés et ministres.

Nos ministres qu'on peut mettre
Tous au même point.
Voudraient que le baromètre
Ne variât point. (2)

Mais, c'en était fini des chansons satiriques. Les prophéties de Béranger étaient accomplies et sa mission terminée avec le départ des princes de la branche déchue.(3) *Loin des honneurs, en dehors des partis et du*

(1) *Il leur dédia par surcroît une chanson fort spirituelle où une sorte d'agréable épicurisme et une sage indépendance voilaient le désintéressement.*

(2) *Restauration de la Chanson.*

(3) *Préface* 1833.

pouvoir, il ne rompit que de loin en loin le silence, affirmant sa volonté de jouir de sa retraite : "je sors de la lice pendant que j'ai encore la force de m'en éloigner." Toutefois il redoute d'engager l'avenir "quoi, vous ne ferez plus de chansons ! Je ne promets pas cela : entendons nous de grâce : je promets de ne pas en publier davantage."(1)

— Il ne tint pas non plus en cela tout à fait parole. On ne saurait l'en blâmer. L'éditeur Perrotin ayant pris l'initiative d'une magnifique édition des œuvres de Béranger—sorte de glorification artistique—le poète se décida à extraire 7 à huit pièces du manuscrit de chansons de sa vieillesse.

La popularité de Béranger fut extrême. Bien qu'il eut, dans une lettre au peuple décliné toute candidature et demandé qu'on respectât sa solitude et qu'on le laissât à ses chansons il fut élu par 204,471 voix. Mais il n'entra à l'Assemblée que pour donner sa démission.

Dès lors le poète vécut de plus en plus dans la retraite, fuyant les ovations bruyantes, cherchant dans la douce intimité de ses amis à se reployer davantage sur lui même et à jouir de ses souvenirs et de ses pensées. Toujours pauvre, on le voit dans un appartement de pension bourgeoise près du Luxembourg, puis quartier Beaujon où il passa les trois meilleures dernières années de sa vie, enfin rue Vendôme.

C'est dans ce dernier refuge que la maladie et la vieillesse vinrent l'accabler. Sa compagne de toute la vie, Madame Judith mourut la première le 8 Avril

(1) *Préface*, 1833.

1857. *Trois mois après environ, Béranger, lui même, s'éteignit le* 16 *Juillet* 1857.(1)

. . . . .

Telle fut, brièvement racontée la vie de celui que ses contemporains placaient à côté de Lamartine et de Hugo, qui eut l'estime des plus grands et des plus illustres, et que les moins prévenus en sa faveur n'hésitirent pas à mettre au rang des gloires littèraires de la France. Sans doute la posterité ne ratifia pas pleinement ce jugement.

S'il ne fut pas à proprement parler un grand poète et si le mot de Vacquerie est assez exact qui le compare á un canotier de Saint Ouen auquel le mugissement de la mer ferait perdre la tête il serait injuste de prétendre qu'il ne comprit rien aux vers.(2) *Béranger est le poète des foules, peu sensible aux recherches de l'esprit et aux délicatesses du goût, mais en qui vibrent de profonds instincts capables de s'exalter jusqu'aux plus nobles sentiments. C'est ce qui fit sa fortune.*

Ce qui fut sa gloire, c'est qu'il eut le mérite de trouver la forme qui convenait à son objet et à son génie et qu'il s'empara pour le rénover et l'ennoblir d'un genre qui, plus que tout autre, est éminemment national.

De tous temps, en effet la chanson fut populaire en France. Ses rythmes alertes, et légers, la souplesse et la liberté de ses vers se prétent excellement à l'expression des sentiments d'un peuple mobile, impressionnable, espiègle mais spirituel et bon enfant, et qui au sens du

(1) *Le Tombeau de Béranger est au Père Lachaise à côté de celui de Manuel et non loin de celui de Barras.*

(2) *Henri Bouche.*

ridicule a toujours joint l'enthousiasme et la témérité. Ce sont bien là, les qualités et les défauts de la race, qui ont fait sa grandeur dans le monde et qui l'ont aussi exposé aux plus cruelles surprises. On les retrouve chez les plus anciens de nos aïeux, ces gaulois audacieux dont le courage au combat s'exaltait à la cadence des chansons.

La chanson fut la forme que revêtirent toujours les manifestations diverses de la vie de la nation. Compagne de la joie et de la douleur elle berçe avec les troubadours et les trouvères la mélancolie des longues soirées féodales par le récit des légendes héroïques, elle parle d'amour aux châtelaînes, et raconte les hauts faits des chevaliers. Elle dit dans les Noëls les espérances et les joies du peuple ; par sa gaîté elle le console de ses souffrances, mais aussi elle le venge de l'orgueil et de l'oppression de ses maîtres aux quels en plaisantant elle fait parfois entendre de dures vérités.

La chanson, en France, devait en effet devenir bien vite satirique et mordante. Ce genre plus spécial convenait particulièrement à l'esprit gaulois fait de finesse et de bon sens et à qui plut toujours la raillerie. Les grands qui aimaient généralement qu'on leur dise quelques vérités quand on savait le faire avec esprit, supportaient avec assez de bonne humeur les critiques. Ils pensaient qu'il était bon que le mécontentement de leurs sujets se traduisit au besoin en paroles irrévérencieuses et que rien comme le rire ne désarme la vengeance et n'aide à supporter la misère. Le droit à la moquerie pourvu qu'elle ne dépassât pas certaines limites était la

rançon qu'ils payaient aux pauvres en échange de leurs propres caprices. Comme Mazarin, ils laissaient chanter le peuple qui payait.

Ainsi de tous temps au Moyen Age comme sous la Ligue et la Fronde, sous Louis XV. où l'on chante les favoris et les favorites, le caractère national protégea la chanson. Elle était, comme le disait si bien Marchangy (1) *qui requérait contre-elle "l'enfant gâté du Parnasse." Elle jouissait de priviléges particuliers.*

Fille des rues, elle était la propriété des pauvres gens et du peuple qu'elle faisait danser comme de nos jours encore aux rythmes de ses rondes, dont elle exprimait en des mélopées naïves les sentiments et les croyances, qu'elle amusait de ses gaudrioles et de ses refrains bachiques, à qui elle plaisait par ses allusions et ses piquantes saillies.

Mais elle fut aussi le divertissement des gens plus raffinés ; bien que gais épicuriens, amoureux du plaisir et de la bonne chère. Tantôt gracieuse et souriante, mais légère et équivoque, elle s'introduissit dans les plus libres des sociétés mondaines, tantôt plus grossière plus excentrique et grivoise elle se réfugiait dans les tripôts et les cabarets. Ce fut surtout au XVIII^e^ siècle que la chanson érotique et bachique, restaurée par Dufrény Panard et Collé, égaya les guinguettes. Elle fleurit au XIX^e^ siècle avec les chansonniers du Caveau, toujours amusante et licencieuse, facile dans ses sujets, indulgente pour ses rimes, tandis qu'elle s'adaptait d'autre part aux fureurs révolutionnaires et par delá les frontières conduisait à la victoire les armées en sabots.

1 *Réquisitoire contre Béranger.*

C'est alors que Béranger s'en empara.

Plus sévère et plus artiste il donna aux couplets, une forme plus précise, aux rimes plus de richesse et de relief. Il sut la rendre plus éloquente par une expression plus vive, un style plus châtié et plus ferme. Il donna à ses images plus d'éclat. Avec lui la chanson, mise en marge de la littérature devint un genre littéraire. Surtout il rénova la tradition antique, rapprocha la chanson des foules dont elle s'était écartée et en fit une sorte de tribune d'où le poète citera à la barre du peuple les ennemis de la Nation.

Si Béranger fut tout d'abord le disciple d'Olivier Basselin et de Panard, il eut le mérite de comprendre que la chanson pouvait être autre chose qu'un refrain à Bacchus et à l'amour. Il voulut qu'elle fut accessible à la pensée des masses que par delà le rire elle fit tressaillir les âmes et qu'elle ne restat point étrangère à ces grands intérêts dont Voltaire parlait. Il réva de la régénérer car il pensait que le chansonnier avait une autre mission à remplir que celle d'amuser.

C'est cette conception particulière de son art et le caractère de ces œuvres qui firent la grandeur et la popularité de Béranger. Certainement il resta dans la tradition de la chanson française qui ne se passe pas plus de la gaudriole que de la satire, mais il exprima des idées, éveilla des énergies et suscita des enthousiasmes, nouant ses efforts et ses pensées à ce qu'il y avait en lui de foi patriotique et d'amour de l'humanité.

Béranger ne pouvait, en effet, rester indifférent aux questions sociales qui, dès cette époque, d'une façon angois-

sante se posaient sous ses yeux. Il était trop étroitement lié à sa génération et à son temps, qui se reflétaient en lui et dont il avait vécu les mêmes heures douloureuses, ressenti les mêmes aspirations, vers plus de justice et d'égalité. Echo des peines et des espérances de ses concitoyens, comme il l'écrit, il était vraiment par le cœur le poète, le vates. Ses admirateurs ne lui attribuaient ils pas un sens particulier de divination, un instinct de prophétie.(1)

Jamais paroles ne furent plus vraies que les siennes : mes chansons, c'est moi. Il est tout entier en elles, avec son bon sens et sa finesse, avec son ironie à la fois bonhomme et mordante, avec ses croyances et son grand amour du prochain. C'est tout son cœur tout son être qui s'y exprimaient.

Elevé à l'école de Rousseau dont il eut un disciple fervent(2) *comme premier maître héritier à la fois de ce qu'il y avait d'excellent dans le tempérament facile et insouciant de son père et des leçons et des exemples de cette tante qui fut mieux qu'une mère, la bonté était en lui naturelle et la sympathie un besoin. L'amour était le fond de sa nature et on retrouve chez lui ses trois formes ordinaires, amour de Dieu, bien que sa religion ne fut guère qu'un vague théisme, amour de sa patrie et amour de l'humanité." Il y a un livre que j'ai passé ma vie à commenter disait il : ce sont les Evangiles. Il fit mieux, il en appliqua les enseignements.*

D'instinct il allait à ceux qui souffrent et leur tendait

(1) *" Béranger et ses concitoyens y font plus d'une fois allusion." Voir sa " lettre au peuple."*

(2) *Mr Ballue de Bellenglise.*

sa main et sa bourse, s'oubliant lui même, ne se demandant pas s'il aurait besoin demain de ce qu'il donnait aujourd'hui. On n'en finirait pas si l'on voulait rapporter tous ses traits de bienfaisance et de dévouement, secourant ici un pauvre ouvrier imprimeur de Bicêtre, là des pauvres vieilles : tantôt intervenant en faveur d'un proscrit comme David d'Angers(1) *et à son insu, tantôt accueillant un jeune auteur timide, lui donnant des encouragements et des conseils, consolant un affligé. Sa délicatesse était exquise et son désintéressement incomparable. Il aurait pu devenir riche il préféra rester pauvre, pour être plus près des humbles, au risque d'être logé dans une mansarde. C'est par désintéressement autant que par indépendance qu'il refusa le pouvoir, sans orgueil, simplement.*

Mais il aimait à sentir l'affection des autres. Si par supériorité de nature il oubliait l'ingratitude, il en souffrait cependant. Sa méditation recherchait l'isolement et le silence mais il ne savait travailler sous le froid des cœurs. C'est pour cela que ses meilleures chansons du début, il les fit dans ces réunions d'amis à Péronne, où il se sentait à l'aise, entouré et où il pouvait être lui-même. C'est pour cela aussi que la popularité était indispensable à son génie.(2) *Elle était le grand foyer où il venait échauffer son âme.*

Mais à ce peuple dont il était si près par l'origine et par le cœur, il rendait avec usure ce qu'il recevait de lui.

(1) *Sculpteur de grand talent.*

(2) "*Cette popularité qu'on veut en vain me contester et qui est un besoin de mon talent.*"—*Lettre de Béranger à Laffite, page* 113 *Correspondance. B. à Dupont de l'Éure.*

Il lui versa à pleins bords la gaîté, la bonne et franche gaîté gauloise, lui parla de ses amours le flatta dans ce qu'il aime et lui donna aussi des conseils et des leçons. Il prit aux heures troubles sa défense, accabla pour lui, des traits acérés de son ironie ceux dont l'ambition et l'orgueil voulaient l'asservir, il lui montra l'espérance et fit courir dans ses rangs le frisson de la Liberté.

Mais surtout il chanta sa gloire, la gloire des années de la République et du premier Empire dont les hauts faits étaient déjà des légendes, il aviva dans son cœur des souvenirs que le contraste des temps rendait plus chers.

"La Patrie a été pour Béranger la muse la plus généreuse." Ce sont ses chantes patriotiques, ce sont ses évocations du glorieux passé à un moment où tout le monde y songeait, mais où il était défendu d'en parler qui firent de lui le poète cher aux foules.

Mais son patriotisme ne fut pas aveugle et il ne cherche pas comme tant d'autres à courtiser la fortune. Il lui eut été facile—il le fit après—de chanter les victoires de l'Empire lorsque nos armées triomphaient. Il préféra alors écrire le roi d'Yvetot. Il n'aimait pas la guerre pour la guerre. Mais il n'était pas insensible à la gloire nationale et il pensait que la guerre est sainte lorsqu'elle défend la liberté menaçée et le territoire.

La chute de Napoléon se confondant avec les défaites de la Patrie il oublia ses griefs contre l'Empire. Il ne vit plus que la France meurtrie et foulée au pieds des chevaux étrangers.

Bien plus la Restauration des Bourbons l'en fit, par

contraste le chantre du Conquérant qu'il n'avait pas ménagé au temps de sa puissance.

Et cependant "bercé sur les genoux de la République." Béranger était républicain. Pourtant il était convaincu que la "France n'était pas encore disposée à accepter la forme républicaine." Il comprenait aussi qu'il fallait donner un corps aux regrets et aux aspirations des masses et que Napoléon seul pouvait incarner les espérances du peuple français. Du reste par un phénomène psychologique naturel, l'image de l'Empereur s'imposa davantage à l'esprit du poète. La chute de l'Aigle, ses souffrances et sa mort en firent pour Béranger comme pour les foules une sorte de Dieu.

— Que l'on relise ses recueils d'alors, remplis de chansons patriotiques et d'allusions aux grandes guerres. La figure du grand Conquérant les domine.

Que le poète parle de la France mutilée.

> *Reine du Monde à France ô ma patrie*
> *Souleve enfin ton front cicatricé. . . .*

Qu'il nous fasse entendre le hennissement du cheval du Cosaque ou qu'il nous montre le "Vieux Drapeau,"

> *Lui qui sûr de vaincre a volé*
> *Vingt ans de bataille en bataille,*

et qu'un brave cache sous la paille de son grabat ; qu'il veuille faire revivre au cœur de ses concitoyens une espérance nouvelle c'est vers le vainqueur d'Jena et de Wagram qu'il tourne leurs pensées.

Et il varie les personnages de son drame napoléonien dont il précise les figures,

Tout d'abord c'est Napoléon lui-même.

Il fatiguait la victoire à le suivre.
Elle était lasse : il ne l'attendit pas.(1)

dont il nous fait retracer la vivante image par un pauvre soldat. Puis c'est dans Madame Mère "cette grande Lætitia que Carducci représentera plus tard."

"Sul selvaggio mare
e chiama chiama se da l'America,
se di Britannia, se da l'arsa Africa
Alcun di sua tragica prole
Spinto da morte le approdi in seno."

C'est encore le Roi de Rome qui écrit à son petit cousin le Duc de Bordeaux auquel il donne à méditer sa propre histoire,

Sur des lauriers je me couchais.
La pourpre seule m'environne.
Des sceptres étaient mes hochets—
Mon bourlet fut une couronne—

les demi-soldes qui parlent aux jeunes de l'Ancien qu'ils n'ont pas connu le vieux sergent

Près du rouet de sa fille chérie.

la "Vivandière" qui suivit les soldats des Alpes aux déserts, de Moscou au bords de l'Ebre. Tous enfin, tous ceux qui furent à la gloire, aux honneurs comme à la peine ceux qui remportèrent la victoire que l'on vit en tous les cours du monde balafrés, grognards, mais fidèles, font escorte dans les chansons de Béranger à la redingote grise du Petit Caporal. Et tous avec leur culte du

(1) *Le Cinq Mai.*

passé triomphant nous font aimer la France. N'est ce pas dans le recueil des chansons de Béranger que le duc d'Orléans(1) *apprit aussi à la chérir. Quel français de nos jours peut il le lire sans être ému ?*

C'est au patriote dont le dernier chant fut un "adieu à la France, à l'homme simple bon et charitable, au poète qui aux jours tristes sut lui donner la confiance et la gaîté en même temps qu'il prenait sa défense, que le peuple entier fit de magnifiques funérailles. Ratifiant ce jugement de ses concitoyens, pour résumer la vie et les œuvres de Béranger, nous n'avons rien de mieux à dire qu'à rappeler les paroles par lesquelles, à sa dernière heure, il prit congé de l'abbé Jousselin. "Votre caractère vous donne le droit de me bénir. Moi aussi je vous bénis. Priez pour moi et pour tous les malheureux, ma vie a été celle d'un honnête homme. Je ne me rappelle rien dont j'aie à rougir devant Dieu"

(1) *Fils ainé de Louis Philippe. Prince accompli qui mourut d'un accident de voiture la* 13 *Juillet* 1842.

Noël Ramère.

PARTIE I

I

PRÉFACE[1]

Allez, enfants nés sous un autre règne ;
Sous celui-ci quittez le coin du feu.
Adieu ! partez, bien que pour vous je craigne
Certaines gens qui pardonnent trop peu.
On m'a crié : L'occasion est bonne ;
Tous les partis rapprochent leurs drapeaux.
Allez, enfants ; mais n'éveillez personne :
Mon médecin m'ordonne le repos.

Pour vos aînés que de pas et d'alarmes !
J'ai vu Thémis m'ôter mon plus doux bien :
Car en prison le sommeil est sans charmes :
Près du malheur on ne dort jamais bien.
J'entends encor le verrou qui résonne
Et dans ma main fait trembler mes pipeaux.
Allez, enfants ; mais n'éveillez personne :
Mon médecin m'ordonne le repos.

Si l'on disait : La gaîté vous délaisse,
Vous répondrez (et pour moi j'en rougis) :
" De notre père accusant la faiblesse,
Les plus joyeux sont restés au logis."

[1] Cette chanson est en tête du volume publié en 1825.

Ces égrillards iraient, d'humeur bouffonne,
Pincer au lit le diable et ses suppôts.
Allez, enfants ; mais n'éveillez personne :
Mon médecin m'ordonne le repos.

Vous passerez près d'une ruche pleine,
D'abeilles, non ; mais de guêpes, je crois.
Ne soufflez mot, retenez votre haleine ;
Tremblez, enfants, vous qui jurez parfois![1]
Le dard caché qu'à ces guêpes Dieu donne
A fait périr des bergers, des troupeaux.
Allez, enfants ; mais n'éveillez personne :
Mon médecin m'ordonne le repos.

Petits Poucets de la littérature,
S'il vient un ogre, évitez bien sa dent ;
Ou, s'il s'endort, dérobez sa chaussure ;
De s'en servir on peut juger prudent.
Non : qu'ai-je dit ? Ah ! la peur déraisonne ;
Tous les partis rapprochent leurs drapeaux.
Allez, enfants ; mais n'éveillez personne :
Mon médecin m'ordonne le repos.

[1] Dans plus d'un village, on croit encore que les abeilles se jettent sur ceux qui profèrent des jurons auprès de leur ruche.

II

LES BÉNÉDICTIONS

Certains mortels ont le don de répandre
Bonheur et joie où se portent leurs pas.
Au temps passé l'on ne s'y trompait pas,
Témoin ces mots qu'enfant j'ai pu comprendre :
O bon vieillard, chez nous daignez venir ; } *Bis.*
Béni de Dieu, venez tous nous bénir.

Or ce vieillard sortait-il de son chaume,
Le rencontrer était présage heureux.
Oui, répétaient les villageois entre eux,
Il suffirait à bénir un royaume.
O bon vieillard, chez nous daigner venir ;
Béni de Dieu, venez tous nous bénir.

On l'invoquait à chaque catastrophe,
Aux cœurs en peine il semblait un sauveur.
Maint hobereau le traitait de rêveur,
Et le curé l'appelait philosophe.
O bon vieillard, chez nous daignez venir ;
Béni de Dieu, venez tous nous bénir.

Chacun de lui nous contait des merveilles,
Disant : Il sait légendes et chansons.

Courez, enfants, à ses douces leçons,
Comme à sa voix reviennent les abeilles.
O bon vieillard, chez nous daignez venir ;
Béni de Dieu, venez tous nous bénir.

Il a passé tout près de ces charmilles,
Disait la mère : aussi combien de fleurs !
C'est grâce à lui que de riches couleurs
Va s'émailler le corset de nos filles.
O bon vieillard, chez nous daignez venir ;
Béni de Dieu, venez tous nous bénir.

Quand le ciel brûle, aux travailleurs en nage
Court-il aider, glaneuse et moissonneur
De dire alors : Il nous vient du bonheur ;
Sur le soleil Dieu déploie un nuage.
O bon vieillard, chez nous daignez venir ;
Béni de Dieu, venez tous nous bénir.

D'un si doux charme il ignorait les causes.
Sans croire en soi, l'homme que Dieu bénit
Passe, et l'oiselle est tranquille en son nid ;
Passe, et vers lui monte l'encens des roses.
O bon vieillard, chez nous daignez venir ;
Béni de Dieu, venez tous nous bénir.

Nous n'avons plus cette foi qu'on envie.
Qu'importe, enfants ! Survient-il un vieillard
S'il vous sourit, s'il vous suit du regard,
Inclinez-vous : il bénit votre vie.
O bon vieillard, chez nous daignez venir ;
Béni de Dieu, venez tous nous bénir.

III

LE BONHEUR

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas ? dit l'Espérance ;
Bourgeois, manants, rois et prélats,
Lui font de loin la révérence.
C'est le Bonheur, dit l'Espérance.
Courons, courons ; doublons le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, sous la verdure ?
Il croit à d'éternels appas,
Même à l'amour qui toujours dure.
Qu'on est heureux sous la verdure !
Courons, courons ; doublons le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, à la campagne ?
D'enfants et de grains, Dieu ! quel tas !
Quels gros baisers à sa compagne !
Qu'on est heureux à la campagne !

Courons, courons ; doublons le pas,
Pour le trouver, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, dans une banque ?
S'il est un plaisir qu'il n'ait pas,
C'est qu'au marché ce plaisir manque.
Qu'on est heureux dans une banque !
Courons, courons ; doublons le pas,
Pour le trouver, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, dans une armée ?
Il mesure au bruit des combats
Tout le bruit de sa renommée.
Qu'on est heureux dans une armée !
Courons, courons ; doublons le pas,
Pour le trouver, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, sur un navire ?
L'arc-en-ciel brille dans ses mâts ;
Toutes les mers vont lui sourire.
Qu'on est heureux sur un navire !
Courons, courons ; doublons le pas,
Pour le trouver, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, c'est en Asie ?
Roi, pour sceptre il porte un damas
Dont il use à sa fantaisie.
Qu'on est heureux dans cette Asie !
Courons, courons ! doublons le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, en Amérique ?
Sous un arbre il met habit bas
Pour présider sa république.
Qu'on est heureux en Amérique !
Courons, courons ; doublons le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, dans ces nuages ?
Ah ! dit l'homme enfin vieux et las,
C'est trop d'inutiles voyages.
Enfants, courez vers ces nuages ;
Courez, courez ; doublez le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.

IV

LES FOUS

Vieux soldats de plomb que nous sommes,
Au cordeau nous alignant tous,
Si des rangs sortent quelques hommes,
Tous nous crions : A bas les fous !
On les persécute, on les tue ;
Sauf, après un lent examen,
A leur dresser une statue,
Pour la gloire du genre humain.

Combien de temps une pensée,
Vierge obscure, attend son époux !
Les sots la traitent d'insensée ;
Le sage lui dit : Cachez-vous.
Mais, la rencontrant loin du monde,
Un fou qui croit au lendemain
L'épouse ; elle devient féconde
Pour le bonheur du genre humain.

J'ai vu Saint-Simon le prophète,
Riche d'abord puis endetté,
Qui des fondements jusqu'au faite
Refaisait la société.

Plein de son œuvre commencée,
Vieux, pour elle il tendait la main,
Sûr qu'il embrassait la pensée
Qui doit sauver le genre humain.

Fourier nous dit : Sors de la fange,
Peuple en proie aux déceptions !
Travaille, groupé par phalange,
Dans un cercle d'attractions.
La terre, après tant de désastres,
Forme avec le ciel un hymen,
Et la loi qui régit les astres
Donne la paix au genre humain.

Enfantin affranchit la femme,
L'appelle à partager nos droits.
Fi ! dites-vous ; sous l'épigramme
Ces fous rêveurs tombent tous trois.
Messieurs, lorsqu'en vain notre sphère
Du bonheur cherche le chemin,
Honneur au fou qui ferait faire
Un rêve heureux au genre humain !

Qui découvrit un nouveau monde ?
Un fou qu'on raillait en tout lieu.
Sur la croix, que son sang inonde,
Un fou qui meurt nous lègue un Dieu.
Si demain, oubliant d'éclore,
Le jour manquait, eh bien, demain
Quelque fou trouverait encore
Un flambeau pour le genre humain.

V

LE VOYAGE IMAGINAIRE

L'Automne accourt, et sur son aile humide
M'apporte encor de nouvelles douleurs.
Toujours souffrant, toujours pauvre et timide,
De ma gaîté je vois pâlir les fleurs.
Arrachez-moi des fanges de Lutèce ;
Sous un beau ciel mes yeux devaient s'ouvrir.
Tout jeune aussi, je rêvais à la Grèce ;
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

En vain faut-il qu'on me traduise Homère,
Oui, je fus Grec ; Pythagore a raison.
Sous Périclès j'eus Athènes pour mère ;
Je visitai Socrate en sa prison.
De Phidias j'encensai les merveilles ;
De l'Ilissus j'ai vu les bords fleurir.
J'ai sur l'Hymète éveillé les abeilles :
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

Dieux ! qu'un seul jour, éblouissant ma vue,
Ce beau soleil me réchauffe le cœur !
La Liberté, que de loin je salue,
Me crie : Accours ! Thrasybule est vainqueur.

Partons ! partons ! la barque est préparée.
Mer, en ton sein garde-moi de périr.
Laisse ma Muse aborder au Pirée :
C'est là c'est là que je voudrais mourir.

Il est bien doux, le ciel de l'Italie ;
Mais l'esclavage en obscurcit l'azur.
Vogue plus loin, nocher, je t'en supplie ;
Vogue où là-bas renaît un jour si pur.
Quels sont ces flots ? quel est ce roc sauvage ?
Quel sol brillant à mes yeux vient s'offrir ?
La tyrannie expire sur la plage ;
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

Daignez au port accueillir un barbare,
Vierges d'Athènes, encouragez ma voix.
Pour vos climats je quitte un ciel avare
Où le génie est l'esclave des rois.
Sauvez ma lyre, elle est persécutée ;
Et, si mes chants pouvaient vous attendrir,
Mêlez ma cendre aux cendres de Tyrtée :
Sous ce beau ciel je suis venu mourir.

VI

LES ÉTOILES QUI FILENT

JANVIER 1820

Berger, tu dis que notre étoile
Règle nos jours et brille aux cieux.
— Oui, mon enfant ! mais dans son voile
La nuit la dérobe à nos yeux.
— Berger, sur cet azur tranquille
De lire on te croit le secret :
Quelle est cette étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît ?

— Mon enfant, un mortel expire ;
Son étoile tombe à l'instant.
Entre amis que la joie inspire,
Celui-ci buvait en chantant.
Heureux, il s'endort immobile
Après du vin qu'il célébrait . . .
— Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

— Mon enfant, qu'elle est pure et belle !
C'est celle d'un objet charmant.
Fille heureuse, amante fidèle,
On l'accorde au plus tendre amant.

Des fleurs ceignent son front nubile,
Et de l'hymen l'autel est prêt . . .
— Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

— Mon fils, c'est l'étoile rapide
D'un très grand seigneur nouveau-né.
Le berceau qu'il a laissé vide,
D'or et de pourpre était orné.
Des poisons qu'un flatteur distille,
C'était à qui le nourrirait . . .
— Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

— Mon enfant, quel éclair sinistre !
C'était l'astre d'un favori
Qui se croyait un grand ministre
Quand de nos maux il avait ri.
Ceux qui servaient ce dieu fragile
Ont déjà caché son portrait . . .
— Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

—Mon fils, quels pleurs seront les nôtres !
D'un riche nous perdons l'appui.
L'indigence glane chez d'autres,
Mais elle moissonnait chez lui.
Ce soir même, sûr d'un asile,
A son toit le pauvre accourait . . .
— Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

— C'est celle d'un puissant monarque ! . . .
Va, mon fils, garde ta candeur ;
Et que ton étoile ne marque
Par l'éclat ni par la grandeur.
Si tu brillais sans être utile,
A ton dernier jour on dirait :
C'e n'est qu'une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

VII

LE CHAPELET DU BONHOMME

Sur le chapelet de tes peines,
Bonhomme, point de larmes vaines.
— N'ai-je point sujet de pleurer ?
Las ! mon ami vient d'expirer.
— Tu vois là-bas une chaumine :
Cours vite en chasser la famine ;
Et perds en route, grain à grain,
Le noir chapelet du chagrin. } *Bis.*

Bientôt après, plainte nouvelle.
— Bonhomme, où ta blessure est-elle ?
— Las ! il me faut encor pleurer :
Mon vieux père vient d'expirer.
— Cours, dans ce bois on tente un crime :
Arrache aux brigands leur victime ;
Et perds en route, grain à grain,
Le noir chapelet du chagrin.

Bientôt après, peine plus grande.
— Bonhomme, les maux vont par bande.
— Las ! j'ai bien sujet de pleurer :
Ma compagne vient d'expirer

— Vois-tu le feu prendre au village ?
Cours l'éteindre par ton courage ;
Et perds en route, grain à grain,
Le noir chapelet du chagrin.

Bientôt après, douleur extrême.
— Bonhomme on rejoint ce qu'on aime.
— Laissez-moi, laissez-moi pleurer :
Las ! ma fille vient d'expirer.
— Cours au fleuve : un enfant s'y noie.
D'une mère sauve la joie ;
Et perds en route, grain à grain,
Le noir chapelet du chagrin.

Plus tard enfin, douleur inerte.
— Bonhomme, est-ce quelque autre perte ?
— Je suis vieux et n'ai qu'à pleurer :
Las ! je sens ma force expirer.
— Va réchauffer une mésange
Qui meurt de froid devant ta grange ;
Et perds en route, grain à grain,
Le noir chapelet du chagrin.

Le bonhomme enfin de sourire,
Et son oracle de lui dire :
— Heureux qui m'a pour conducteur !
Je suis l'ange consolateur.
C'est la Charité qu'on me nomme.
Va donc prêcher ma loi, bonhomme,
Pour qu'il ne reste plus un grain
Au noir chapelet du chagrin.

VIII

L'OISEAU FANTOME

La cantatrice jeune et belle
S'éveille au milieu de la nuit.
Qu'a-t-elle entendu ? Ce doux bruit.
Est-ce un chant d'amour qui l'appelle ?
Non, c'est un fantôme léger,
L'ombre d'un oiseau qui l'éveille,
Qui sur son lit vient voltiger,
En lui murmurant à l'oreille :
— Pour votre voix docile à mes leçons } *Bis.*
Du paradis j'apporte des chansons. }

Je suis l'âme toujours aimante
Du rossignol apprivoisé
Par vous, et par vous tant baisé,
Qu'il crut voir en vous une amante.
Que j'avais d'ardeur à chanter,
Lorsqu'en rêve ou dans l'insomnie
Aux longs efforts pour m'imiter
Vous mêliez les pleurs du génie !
Pour votre voix docile à mes leçons } *Bis.*
Du paradis j'apporte des chansons. }

Un soir où la foule charmée
Semait des fleurs autour de vous,
Votre singe, démon jaloux,
Ouvrit ma cage bien aimée.
Dans ses ongles me voilà pris.
En ricanant il me déchire.
Votre gloire est sourde à mes cris :
On vous couronne, et moi j'expire.
Pour votre voix docile à mes leçons
Du paradis j'apporte des chansons. } *Bis.*

Mais d'ailes mon âme est pourvue.
Invisible à des yeux humains,
Du ciel je franchis les chemins,
Pourtant sans vous perdre de vue.
Oh ! que de globes je parcours,
Nefs qui de l'air fendent les ondes !
Que d'hommes, d'oiseaux et d'amours
J'entends chanter dans tous ces mondes !
Pour votre voix docile à mes leçons
Du paradis j'apporte des chansons. } *Bis.*

Aux plus éclatantes planètes
L'homme retrouve ses aïeux,
Sages, héros, saints, demi-dieux,
Affranchis de l'ombre où vous êtes.
Plus ils en sont loin, plus s'accroit
L'intérêt qu'à leur âme inspire
Le destin de ce globe étroit,
Humble hameau d'un vaste empire.

Pour votre voix docile à mes leçons
Du paradis j'apporte des chansons. } *Bis.*

L'homme, peuplant l'infini même,
De l'amour doit former les nœuds
Entre ces astres lumineux
Émanés du soleil suprême.
En des temps qui nous sont cachés,
Dieu resserrant son auréole,
Les mondes, enfin rapprochés,
S'éclaireront par la parole.
Pour votre voix docile à mes leçons
Du paradis j'apporte des chansons. } *Bis.*

Moi, faible oiseau, je vole encore ;
Des miens plus haut j'entends la voix.
Un autre ciel s'ouvre, où je vois
Du jour sans fin poindre l'aurore.
Chantres des bois, des champs, des eaux,
Forment là des chœurs de louanges.
Dieu permet aux petits oiseaux
De le chanter avec les anges.
Pour votre voix docile à mes leçons
Du paradis j'apporte des chansons. } *Bis.*

Mais l'amour me fait redescendre
Vers vous qui m'avez tant pleuré ;
Et, chaque nuit, je reviendrai
Avec des chants à vous apprendre.

Puissent vos accords enivrants,
Qu'à la terre le ciel envie,
Initier les cœurs souffrants
Aux merveilles d'une autre vie !
Pour votre voix docile à mes leçons
Du paradis j'apporte des chansons. } *Bis.*

IX

LES QUATRE AGES HISTORIQUES

Société, vieux et sombre édifice,
Ta chute, hélas ! menace nos abris.
Tu vas crouler : point de flambeau qui puisse
Guider la foudre à travers tes débris !
Où courons-nous ? quel sage, en proie au doute,
N'a sur son front vingt fois passé la main ?
C'est aux soleils d'être sûrs de leur route ;
Dieu leur a dit : Voilà votre chemin.

Mais le passé nous dévoile un mystère.
Au bonheur, oui, l'homme a droit d'aspirer :
Par ses labeurs plus il étend la terre,
Plus son cerveau grandit pour l'enserrer.
En nation il vogue, nef immense,
Semer, bâtir aux rivages du temps :
Où l'une échoue une autre recommence ;
Dieu nous a dit : Peuples, je vous attends.

Au premier âge, âge de la famille,
L'homme eut pour lois ses grossiers appétits ;
Groupes épars, sous des toits de charmille,
Mâle et femelle abritaient leurs petits.

Ligués bientôt, les fils, tribu croissante,
Ont, dans un camp, bravé tigres et loups :
C'est au berceau la cité vagissante ;
Dieu dit : Mortels, j'aurai pitié de vous.

Au second âge on chante la patrie,
Arbre fécond, mais qui croît dans le sang.
Tout peuple armé semble avoir sa furie
Qui foule aux pieds le vaincu gémissant.
A l'esclavage, eh quoi ! l'on s'accoutume !
Il corrompt tout ; les tyrans se font dieux.
Mais dans le ciel une lampe s'allume ;
Dieu dit alors : Humains, levez les yeux.

L'âge suivant, sur tant de mœurs contraires,
Religieux, élève un seul autel.
Sois libre, esclave ; hommes, vous êtes frères ;
Comme ses rois le pauvre est immortel.
Sciences, lois, arts, commerce, industrie,
Tout naît pour tous ; les flots sont maîtrisés ;
La presse abat les murs de la patrie,
Et Dieu nous dit : Peuples, fraternisez.

Humanité, règne ! voici ton âge,
Que nie en vain la voix des vieux échos.
Déjà les vents au bord le plus sauvage
De ta pensée ont semé quelques mots.
Paix au travail ! paix au sol qu'il féconde !
Que par l'amour les hommes soient unis ;
Plus près des cieux qu'ils replacent le monde ;
Que Dieu nous dise : Enfants, je vous bénis.

Du genre humain saluons la famille !
Mais qu'ai-je dit ? pourquoi ce chant d'amour ?
Aux feux des camps le glaive encor scintille ;
Dans l'ombre à peine on voit poindre le jour.
Des nations aujourd'hui la première,
France, ouvre-leur un plus large destin.
Pour éveiller le monde à ta lumière,
Dieu t'a dit : Brille, étoile du matin.

X

LES VOYAGES

"Viens, m'ont dit vingt chars rapides
Le feu nous pousse à travers
Bois épais, cités splendides,
Monts et prés, champs et déserts.
Faisant honte aux hirondelles,
Tu croiras, sur nos essieux,
Que la terre a pris des ailes
Pour passer devant tes yeux."

"Viens, me crie un beau navire,
Voir l'homme en tous les climats,
Voir en germe quelque empire,
Des ruines voir l'amas.
Par un caprice de l'onde,
Tu peux, voguant avec moi,
Ajouter un nouveau monde
A ceux dont le nôtre est roi."

"Des astres je sais la route,
Viens, dit un aérostat ;
Monte à la céleste voûte
Pour en juger mieux l'éclat ;

Sur maint problème à résoudre,
Dans mon vol audacieux,
Viens au-dessus de la foudre
Sonder l'abîme des cieux."

Partez tous. Ici je reste,
Heureux d'un monde borné,
D'oiseaux, de fleurs, monde agreste,
D'ombrages environné.
Quand la nuit étend son voile
Et qu'au ruisseau transparent
Vient se mirer une étoile,
Oh ! que l'univers est grand !

XI

LES NÈGRES ET LES MARIONNETTES

FABLE

Sur son navire un capitaine
Transportait des noirs au marché.
L'ennui les tuait par vingtaine :
Peste ! dit-il, quel débouché !
Fi ! que c'est laid, sots que vous êtes !
Mais j'ai de quoi vois guérir tous :
Venez voir mes marionettes ; } *Bis.*
Bons esclaves, amusez-vous. }

Pour tromper leur douleur mortelle,
Soudain un théâtre est monté ;
Soudain paraît Polichinelle,
Pour des noirs grande nouveauté.
D'abord ils ne savent qu'en dire,
Ils se regardent en dessous ;
Puis aux pleurs se mêle un sourire.
Bons esclaves, amusez-vous.

Voilà monsieur le commissaire :
Il s'attaque au roi des bossus,

Qui, trouvant un exemple à faire,
Vous l'assomme et *souffle* dessus.
Oubliant tout, jusqu'à leurs chaînes,
Nos gens poussent des rires fous.
L'homme est infidèle à ses peines :
Bons esclaves, amusez-vous.

Le diable vient ; l'ange rebelle
Leur plaît surtout par sa couleur.
Il emporte Polichinelle ;
Autre accroc fait à la douleur.
Cette fin charme l'auditoire :
Un noir a triomphé pour tous.
Les pauvres gens rêvent la gloire :
Bons esclaves, amusez-vous.

Ainsi, voguant vers l'Amérique,
Où s'aggraveront leurs destins,
De leur humeur mélancolique
Ils sont tirés par des pantins.
Tout roi que la peur désenivre
Nous prodigue aussi des joujoux.
N'allez pas vous lasser de vivre :
Bons esclaves, amusez-vous.

XII

LE POSTILLON

MON ANNIVERSAIRE DE 1842

Sur ce globe, la course humaine
Ne dure, hélas ! que peu d'instants.
Le postillon qui tous nous mène,
Je le connais trop, c'est le Temps. (*Bis.*)
En char pompeux aussi bien qu'en charrette,
Il nous emporte à nous faire crier :
— Vieux postillon, arrête, arrête, arrête ! } *Bis.*
Buvons ici le vin de l'étrier.

Il est sourd, ne fait nulle pause,
Sangle tout de son fouet puissant.
Se rit des effrois qu'il nous cause,
Et n'y met fin qu'en nous versant.
Je crains par lui qu'un jour notre planète
N'aille en éclats croupir dans un bourbier.
— Vieux postillon, arrête, arrête, arrête !
Buvons ici le vin de l'étrier.

Les sots et les fous en grande nombre
Nous jettent la pierre en chemin.

Fuyons-les donc ; mais quel encombre !
Ils seront plus nombreux demain.
Sais-je d'ailleurs ce que demain m'apprête ?
Podagre ou pair si j'allais m'éveiller !
— Vieux postillon, arrête, arrête, arrête !
Buvons ici le vin de l'étrier.

En des jours de mélancolie
On semble au but vouloir courir ;
Mais un rien nous réconcilie
Avec la frayeur de mourir.
C'est une fleur, c'est une chansonnette,
C'est un souris qui vient nous égayer.
— Vieux postillon, arrête, arrête, arrête
Buvons ici le vin de l'étrier.

La poste soixante et troisième
Me fournit des relais nouveaux.
Le postillon, toujours le même,
Ménagera-t-il les chevaux ?
Amis, d'un mont moi qui descends la crête,
Pour vous attendre, ah ! je veux enrayer.
— Vieux postillon, arrête, artête, arrête !
Buvons ici le vin de l'étrier.

Oui, fêtons mon anniversaire,
Réveil de souvenirs constants.
Puisse une amitié si sincère
Briser les éperons du Temps !

Pour ramener la joie en ma retraite,
Vingt fois encor venez vous écrier :
— Vieux postillon, arrête, arrête, arrête !
Buvons ici le vin de l'étrier.

XIII

LA PRISONNIÈRE

Platon l'a dit : l'âme est captive
Dans ce corps brut, obscur séjour,
Prison véritable où n'arrive
Que lentement l'éclat du jour.
Cette âme en qui tout est mystère,
Souffrant du froid, souffrant du chaud,
Quand l'édifice sort de terre,
Sommeille au fond d'un noir cachot.

Tandis qu'elle languit dans l'ombre,
Nature tente un sourd travail,
Et fait poindre dans ce lieu sombre
Le jour douteux d'un soupirail.
A la lueur qui vient d'éclore,
Se créant un vaste horizon,
La pauvre âme longtemps encore
Se heurte aux murs de sa prison.

Mais enfin s'ouvre une fenêtre ;
Elle s'y cramponne en riant.
Salut, printemps qui viens de naître !
Tout brille aux feux de l'orient.

Ces bois si verts ces eaux si belles,
Ces monts géants, l'homme en est roi.
Toutes ces fleurs, pour moi sont-elles ?
Tous ces fruits, seront-ils pour moi ?

De la prison d'abord si noire
Le faîte devient radieux.
L'âme en fait un observatoire,
Et de là plonge dans les cieux.
Tant d'autres soulèvent les voiles
Du Dieu qui leur trace un chemin !
Je me noie en ces flots d'étoiles :
Dieu puissant, tendez-moi la main.

Mais l'automne touche à son terme ;
Déjà le ciel s'est obscurci.
L'observatoire alors se ferme,
Hélas ! et sa fenêtre aussi.
Quelque rayon, qui meurt bien vite,
Frappe encor des murs délabrés ;
Puis du cachot, son premier gite,
L'âme redescend les degrés.

Il en est ainsi pour la foule
A l'âge de caducité.
Mais enfin la prison s'écroule ;
L'âme s'envole en liberté.
De nouveaux fers Dieu la préserve !
Et j'ajoute à mon oraison :
Faites, mon Dieu, qu'elle conserve
Le souvenir de sa prison.

PARTIE II

XIV

MON JARDIN

A LA GRENADIÈRE PRÈS DE TOURS

Avec Dieu bien souvent je cause ;
Il m'écoute, et, dans sa bonté,
Me répond toujours quelque chose
Qui toujours me rend la gaîté.

Bien triste, un jour, j'ose lui dire :
Je vois poindre mes soixante ans.
Des vers en moi le souffle expire :
De quelles fleurs parer le temps ?

Le vin rallume en nous la joie ;
Mais, bien que Dieu nous l'ait permis,
Que faire du peu qu'il m'envoie,
Loin de tous mes bons vieux amis ?

Plus d'amour dans l'hiver de l'âge.
Mon cœur en vains soupirs se fond ;
C'est le poisson qui toujours nage
Sous les glaces d'un lac profond.

Pour tes chants sérieux ou lestes,
Crains l'oubli, m'a-t-on répété ;
Travaille, et prépare à tes restes
Un parfum d'immortalité.

Mais je n'ai plus goût à l'éloge,
Plus de voix pour rien chansonner ;
S'il fait encor marcher l'horloge,
Le Temps ne la fait plus sonner.

Oui, le repos sur ce rivage,
Voilà mon lot. Mais que le ciel
M'accorde un des plaisirs du sage :
Au pauvre ermite un peu de miel !

Dieu bon, avec toi ma tendresse
De tout mot pompeux se défend ;
Dieu bon, pitié pour ma faiblesse !
Donne un jouet au vieil enfant.

J'ai dit ; soudain je vois éclore
Des fleurs, et ces fleurs fourmiller,
Où tous les brillants de l'aurore,
S'enchâssant, viennent scintiller.

Sous ma main un râteau se place ;
Le sol s'enrichit de présents.
De ce coin Dieu veut que je fasse
Le paradis de mes vieux ans.

Arbres et fleurs, prodiguez vite
L'ombre et les parfums dans ce lieu ;
Oiselets qu'une feuille abrite,
Célébrez la bonté de Dieu.

XV

LA BONNE VIEILLE

Vous vieillirez, ô ma belle maîtresse !
Vous vieillirez, et je ne serai plus.
Pour moi le temps semble, dans sa vitesse,
Compter deux fois les jours que j'ai perdus.
Survivez-moi ; mais que l'âge pénible
Vous trouve encor fidèle à mes leçons ;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

Lorsque les yeux chercheront sous vos rides
Les traits charmants qui m'auront inspiré,
Des doux récits les jeunes gens avides
Diront : Quel fut cet ami tant pleuré ?
De mon amour peignez, s'il est possible,
L'ardeur, l'ivresse, et même les soupçons ;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

On vous dira : Savait-il être aimable ?
Et sans rougir vous direz : Je l'aimais.
D'un trait méchant se montra-t-il capable ?
Avec orgueil vous répondrez : Jamais.

Ah ! dites bien qu'amoureux et sensible,
D'un luth joyeux il attendrit les sons ;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

Vous que j'appris à pleurer sur la France,
Dites surtout aux fils des nouveaux preux
Que j'ai chanté la gloire et l'espérance
Pour consoler mon pays malheureux.
Rappelez-leur que l'aquilon terrible
De nos lauriers a détruit vingt moissons ;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

Objet chéri, quand mon renom futile
De vos vieux ans charmera les douleurs ;
A mon portrait quand votre main débile,
Chaque printemps, suspendra quelques fleurs,
Levez les yeux vers ce monde invisible
Où pour toujours nous nous réunissons ;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

XVI

SOUVENIRS D'ENFANCE

A MES PARENTS ET AMIS DE PÉRONNE
VILLE OÙ J'AI PASSÉ UNE PARTIE DE MA JEUNESSE
DE 1790 A 1796

Lieux où jadis m'a bercé l'Espérance,
Je vous revois à plus de cinquante ans.
On rajeunit aux souvenirs d'enfance,
Comme on renaît au souffle du printemps.

Salut à vous, amis de mon jeune âge !
Salut, parents que mon amour bénit !
Grâce à vos soins, ici, pendant l'orage.
Pauvre oiselet, j'ai pu trouver un nid.

Je veux revoir jusqu'à l'étroite geôle
Où, près de nièce aux frais et doux appas,
Régnait sur nous le vieux maître d'école,
Fier d'enseigner ce qu'il ne savait pas.

J'ai fait ici plus d'un apprentissage,
A la paresse, hélas ! toujours enclin ;
Mais je me crus des droits au nom de sage,
Lorsqu'on m'apprit le métier de Franklin.[1]

[1] état d'imprimeur.

C'était à l'âge où naît l'amitié franche,
Sol que fleurit un matin plein d'espoir.
Un arbre y croît dont souvent une branche
Nous sert d'appui pour marcher jusqu'au soir.

Lieux où jadis m'a bercé l'Espérance,
Je vous revois à plus de cinquante ans.
On rajeunit aux souvenirs d'enfance,
Comme on renaît au souffle du printemps.

C'est dans ces murs qu'en des jours de défaites,
De l'ennemi j'écoutais le canon.
Ici, ma voix, mêlée aux chants des fêtes,
De la patrie a bégayé le nom.

Ame rêveuse, aux ailes de colombe,
De mes sabots, là, j'oubliais le poids.
Du ciel, ici, sur moi la foudre tombe
Et m'apprivoise avec celle des rois.

Contre le sort ma raison s'est armée
Sous l'humble toit, et vient aux mêmes lieux
Narguer la gloire, inconstante fumée
Qui tire aussi des larmes de nos yeux.

Amis, parents, témoins de mon aurore,
Objets d'un culte avec le temps accru,
Oui, mon berceau me semble doux encore,
Et la berceuse a pourtant disparu.

Lieux où jadis m'a bercé l'Espérance,
Je vous revois à plus de cinquante ans.
On rajeunit aux souvenirs d'enfance,
Comme on renaît au souffle du printemps.

XVII

LE VILAIN

Hé quoi ! j'apprends que l'on critique
Le *de* qui précède mon nom.
Êtes-vous de noblesse antique ?
Moi, noble ! oh ! vraiment, messieurs, non.
Non, d'aucune chevalerie
Je n'ai le brevet sur vélin.
Je ne sais qu'aimer ma patrie. . . (*Bis.*)
Je suis vilain et très vilain (*Bis.*)
Je suis vilain,
Vilain, vilain.

Ah ! sans un *de* j'aurais dû naître ;
Car, dans mon sang si j'ai bien lu,
Jadis mes aïeux ont d'un maître
Maudit le pouvoir absolu.
Ce pouvoir, sur sa vieille base,
Étant la meule du moulin,
Ils étaient le grain qu'elle écrase.
Je suis vilain et très vilain,
Je suis vilain,
Vilain, vilain.

Mes aïeux jamais dans leurs terres
N'ont vexé des serfs indigents :

Jamais leurs nobles cimeterres
Dans les bois n'ont fait peur aux gens.
Aucun d'eux, las de sa campagne,
Ne fut transformé par Merlin
En chambellan de... Charlemagne.
Je suis vilain et très vilain,
Je suis vilain,
Vilain, vilain.

Jamais aux discordes civiles
Mes braves aïeux n'ont pris part ;
De l'Anglais aucun dans nos villes
N'introduisit le léopard ;
Et quand l'Église, par sa brigue,
Poussait l'État vers son déclin,
Aucun d'eux n'a signé la Ligue.
Je suis vilain et très vilain,
Je suis vilain,
Vilain, vilain.

Laissez-moi donc sous ma bannière,
Vous, messieurs, qui, le nez au vent,
Nobles par votre boutonnière,
Encensez tout soleil levant.
J'honore une race commune,
Car, sensible, quoique malin,
Je n'ai flatté que l'infortune.
Je suis vilain et très vilain,
Je suis vilain,
Vilain, vilain.

XVIII

LES FEUX FOLLETS

O nuit d'été, paix du village,
Ciel pur, doux parfums, frais ruisseau,
Vous embellissiez mon berceau :
Consolez-moi dans un autre âge.
Las du monde, ici je me plais ;
Tout y retrace mon enfance,
Oui, tout, jusqu'à ces feux follets.
Jadis leur éclat et leur danse
M'auraient fait fuir à pas pressés.
J'ai perdu ma douce ignorance.
— Follets, dansez, dansez, dansez.

On racontait aux longues veilles
Qu'ils étaient moqueurs et méchants ;
Que ces feux gardaient dans nos champs
Bien des trésors, bien des merveilles.
Revenants, lutins, noirs esprits,
Sorciers, malignes influences,
A tout croire on m'avait appris.
Je voyais des dragons immenses
Sur les donjons des temps passés.
L'âge a soufflé sur mes croyances.
— Follets, dansez, dansez, dansez.

Un soir, j'avais dix ans à peine,
Égaré, couvert de sueur,
Je vois de loin cette lueur :
C'est la lampe de ma marraine.
Chez elle un gâteau m'attendant,
Je cours, je cours, l'âme ravie.
Un berger me crie : " Imprudent !
La lumière par toi suivie
Éclaire un bal de trépassés."
Ainsi devait s'user ma vie.
— Follets, dansez, dansez, dansez.

A seize ans, je vis même flamme
Sur la tombe du vieux curé ;
Soudain m'écriant : " Je prîrai,
Monsieur le curé, pour votre âme " ;
Je m'imagine qu'il me dit :
" Faut-il que la beauté te rende
Déjà rêveur, enfant maudit ! "
Ce soir-là, tant ma peur fut grande,
Je crus à des cieux courroucés.
Parlez encore et que j'entende.
— Follets, dansez, dansez, dansez.

Quand j'aimai Rose au cœur candide,
Un peu d'or eût comblé nos vœux.
Devant moi passe un de ces feux :
Vers des trésors qu'il soit mon guide.
J'ose le suivre ; mais hélas !
Dans l'étang que ce ruisseau creuse

Je tombe, et je ne péris pas !
A-t-il ri de ta chute affreuse ?
Disent encor des insensés.
Non, mais sans moi Rose est heureuse.
— Follets, dansez, dansez, dansez.

De mille erreurs l'âme affranchie,
Me voilà vieux avant le temps.
Vapeurs qui brillez peu d'instants,
Voyez-vous ma tête blanchie ?
Des sages m'ont ouvert les yeux ;
Mais j'admirais bien plus l'aurore
Quand je connaissais moins les cieux.
Du savoir le flambeau dévore
Les sylphes qui nous ont bercés.
Ah ! je voudrais vous craindre encore.
— Follets, dansez, dansez, dansez.

XIX

LE VIEUX VAGABOND

Dans ce fossé cessons de vivre ;
Je finis vieux, infirme et las.
Les passants vont dire : Il est ivre.
Tant mieux ! ils ne me plaindront pas.
J'en vois qui détournent la tête ;
D'autres me jettent quelques sous.
Courez vite ; allez à la fête.
Vieux vagabond, je puis mourir sans vous.

Oui, je meurs ici de vieillesse,
Parce qu'on ne meurt pas de faim.
J'espérais voir de ma détresse
L'hôpital adoucir la fin ;
Mais tout est plein dans chaque hospice,
Tant le peuple est infortuné !
La rue, hélas ! fut ma nourrice.
Vieux vagabond, mourons où je suis né.

Aux artisans, dans mon jeune âge,
J'ai dit : Qu'on m'enseigne un métier.
Va, nous n'avons pas trop d'ouvrage,
Répondaient-ils, va mendier.
Riches, qui me disiez : Travaille,

J'eus bien des os de vos repas ;
J'ai bien dormi sur votre paille.
Vieux vagabond, je ne vous maudis pas.

J'aurais pu voler, moi, pauvre homme :
Mais non : mieux vaut tendre la main
Au plus, j'ai dérobé la pomme
Qui mûrit au bord du chemin.
Vingt fois pourtant on me verrouille
Dans les cachots, de par le roi.
De mon seul bien on me dépouille.
Vieux vagabond, le soleil est à moi.

Le pauvre a-t-il une patrie ?
Que me font vos vins et vos blés,
Votre gloire et votre industrie,
Et vos orateurs assemblés ?
Dans vos murs ouverts à ses armes,
Lorsque l'étranger s'engraissait,
Comme un sot, j'ai versé des larmes.
Vieux vagabond, sa main me nourrissait.

Comme un insecte fait pour nuire,
Hommes, que ne m'écrasiez-vous ?
Ah ! plutôt vous deviez m'instruire
A travailler au bien de tous.
Mis à l'abri du vent contraire,
Le ver fût devenu fourmi ;
Je vous aurais chéris en frère.
Vieux vagabond, je meurs votre ennemi.

XX

LA NOSTALGIE

OU LA MALADIE DU PAYS

Vous m'avez dit : " A Paris, jeune pâtre,
Viens, suis-nous cède à tes nobles penchants
Notre or, nos soins, l'étude, le théâtre,
T'auront bientôt fait oublier les champs."
Je suis venu ; mais voyez mon visage :
Sous tant de feux mon printemps s'est fané.
Ah ! rendez-moi, rendez-moi mon village,
Et la montagne où je suis né !

La fièvre court, triste et froide, en mes veines ;
A vos désirs cependant j'obéis.
Ces bals charmants où les femmes sont reines,
J'y meurs, hélas ! J'ai le mal du pays.
En vain l'étude a poli mon langage ;
Vos arts en vain ont ébloui mes yeux.
Ah ! rendez-moi, rendez-moi mon village,
Et ses dimanches si joyeux !

Avec raison vous méprisez nos veilles,
Nos vieux récits et nos chants si grossiers.

De la féerie égalant les merveilles,
Votre Opéra confondrait nos sorciers.
Au Saint des saints le ciel rendant hommage,
De vos concerts doit emprunter les sons.
Ah ! rendez-moi, rendez-moi mon village,
Et sa veillée et ses chansons !

Nos toits obscurs, notre église qui croule,
M'ont à moi-même inspiré des dédains,
Des monuments j'admire ici la foule,
Surtout ce Louvre et ses pompeux jardins.
Palais magique, on dirait un mirage
Que le soleil colore à son coucher.
Ah ! rendez-moi, rendez-moi mon village,
Et ses chaumes et son clocher !

Convertissez le sauvage idolâtre :
Près de mourir, il retourne à ses dieux,
Là-bas, mon chien m'attend auprès de l'âtre,
Ma mère en pleurs repense à nos adieux.
J'ai vu cent fois l'avalanche et l'orage,
L'ours et les loups fondre sur mes brebis.
Ah ! rendez-moi, rendez-moi mon village,
Et la houlette et le pain bis !

Qu'entends-je, ô ciel ! pour moi rempli d'alarmes :
" Pars, dites-vous, demain pars au réveil.
C'est l'air natal qui séchera tes larmes ;
Va refleurir à ton premier soleil."

Adieu, Paris, doux et brillant rivage,
Où l'étranger reste comme enchaîné.
Ah ! je revois, je revois mon village,
Et la montagne où je suis né !

XXI

LE JUIF ERRANT

Chrétien, au voyageur souffrant
Tends un verre d'eau sur ta porte :
Je suis, je suis le Juif errant,
Qu'un tourbillon toujours emporte. (*Bis.*)
Sans vieillir, accablé de jours,
La fin du monde est mon seul rêve.
Chaque soir j'espère toujours ;
Mais toujours le soleil se lève.
Toujours, toujours, (*Bis.*)
Tourne la terre où moi je cours, } *Bis.*
Toujours, toujours, toujours, toujours.

Depuis dix-huit siècles, hélas !
Sur la cendre grecque et romaine,
Sur les débris de mille États,
L'affreux tourbillon me promène.
J'ai vu sans fruit germer le bien,
Vu des calamités fécondes ;
Et pour survivre au monde ancien,
Des flots j'ai vu sortir deux mondes.
Toujours, toujours,
Tourne la terre où moi je cours,
Toujours, toujours, toujours, toujours.

Dieu m'a changé pour me punir :
A tout ce qui meurt je m'attache.
Mais du toit prêt à me bénir
Le tourbillon soudain m'arrache.
Plus d'un pauvre vient implorer
Le denier que je puis répandre,
Qui n'a pas le temps de serrer
La main qu'en passant j'aime à tendre.
Toujours, toujours,
Tourne la terre où moi je cours,
Toujours, toujours, toujours, toujours.

Seul, au pied d'arbustes en fleurs,
Sur le gazon, au bord de l'onde,
Si je repose mes douleurs,
J'entends le tourbillon qui gronde.
Eh ! qu'importe au ciel irrité
Cet instant passé sous l'ombrage ?
Faut-il moins que l'éternité
Pour délasser d'un tel voyage ?
Toujours, toujours,
Tourne la terre où moi je cours,
Toujours, toujours, toujours, toujours.

Que des enfants vifs et joyeux
Des miens me retracent l'image ;
Si j'en veux repaître mes yeux,
Le tourbillon souffle avec rage.
Vieillards, osez-vous à tout prix
M'envier ma longue carrière ?

Ces enfants à qui je souris,
Mon pied balaîra leur poussière.
Toujours, toujours,
Tourne la terre où moi je cours,
Toujours, toujours, toujours toujours.

Des murs où je suis né jadis
Retrouvé-je encor quelque trace,
Pour m'arrêter je me raidis ;
Mais le tourbillon me dit : " Passe !
Passe ! " Et la voix me crie aussi :
" Reste debout quand tout succombe.
Tes aïeux ne t'ont point ici
Gardé de place dans leur tombe."
Toujours, toujours,
Tourne la terre où moi je cours,
Toujours, toujours, toujours, toujours.

J'outrageai d'un rire inhumain
L'Homme-Dieu respirant à peine . . .
Mais sous mes pieds fuit le chemin ;
Adieu, le tourbillon m'entraîne.
Vous qui manquez de charité,
Tremblez à mon supplice étrange :
Ce n'est point sa divinité,
C'est l'humanité que Dieu venge.
Toujours, toujours,
Tourne la terre où moi je cours,
Toujours, toujours, toujours, toujours.

XXII

LES HIRONDELLES

Captif au rivage du More,
Un guerrier, courbé sous ses fers,
Disait : Je vous revois encore,
Oiseaux ennemis des hivers.
Hirondelles, que l'espérance
Suit jusqu'en ces brûlants climats,
Sans doute vous quittez la France :
De mon pays ne me parlez-vous pas ?

Depuis trois ans je vous conjure
De m'apporter un souvenir
Du vallon où ma vie obscure
Se berçait d'un doux avenir.
Au détour d'une eau qui chemine
A flots purs, sous de frais lilas,
Vous avez vu notre chaumine :
De ce vallon ne me parlez-vous pas ?

L'une de vous peut-être est née
Au toit où j'ai reçu le jour ;
Là d'une mère infortunée
Vous avez dû plaindre l'amour.

Mourante, elle croit à toute heure
Entendre le bruit de mes pas ;
Elle écoute, et puis elle pleure.
De son amour ne me parlez-vous pas ?

Ma sœur est-elle mariée ?
Avez-vous vu de nos garçons
La foule, aux noces conviée,
La célébrer dans leurs chansons ?
Et ces compagnons du jeune âge
Qui m'ont suivi dans les combats,
Ont-ils revu tous le village ?
De tant d'amis ne me parlez-vous pas ?

Sur leurs corps, l'étranger, peut-être,
Du vallon reprend le chemin ;
Sous mon chaume il commande en maître,
De ma sœur il trouble l'hymen.
Pour moi plus de mère qui prie,
Et partout des fers ici-bas.
Hirondelles de ma patrie,
De ses malheurs ne me parlez-vous pas ?

XXIII

LA PAUVRE FEMME

Il neige, il neige, et là, devant l'église,
Une vieille prie à genoux.
Sous ses haillons où s'engouffre la bise,
C'est du pain qu'elle attend de nous.
Seule, à tâtons, au parvis Notre-Dame,
Elle vient, hiver comme été.
Elle est aveugle, hélas ! la pauvre femme.
Ah! faisons-lui la charité.

Savez-vous bien ce que fut cette vieille
Au teint hâve, aux traits amaigris ?
D'un grand spectacle autrefois la merveille,
Ses chants ravissaient tout Paris.
Les jeunes gens, dans le rire ou les larmes,
S'exaltaient devant sa beauté ;
Tous, ils ont dû des rêves à ses charmes.
Ah ! faisons-lui la charité.

Combien de fois, s'éloignant du théâtre
Au pas pressé de ses chevaux,
Elle entendit une foule idolâtre
La poursuivre de ses bravos !

Pour l'enlever au char qui la transporte,
Pour la rendre à la volupté,
Que de rivaux l'attendent à sa porte !
Ah ! faisons-lui la charité.

Quand tous les arts lui tressaient des couronnes,
Qu'elle avait un pompeux séjour !
Que de cristaux, de bronzes, de colonnes,
Tributs de l'amour à l'amour !
Dans ses banquets, que de muses fidèles
Au vin de sa prospérité !
Tous les palais ont leurs nids d'hirondelles.
Ah ! faisons-lui la charité.

Revers affreux ! un jour la maladie
Éteint ses yeux, brise sa voix,
Et, bientôt seule et pauvre, elle mendie
Où, depuis vingt ans, je la vois.
Aucune main n'eut mieux l'art de répandre
Plus d'or avec plus de bonté
Que cette main qu'elle hésite à nous tendre.
Ah ! faisons-lui la charité.

Le froid redouble : ô douleur ! ô misère !
Tous ses membres sont engourdis ;
Ses doigts ont peine à tenir le rosaire
Qui l'eût fait sourire jadis.
Sous tant de maux, si son cœur tendre encore
Peut se nourrir de piété,
Pour qu'il ait foi dans le ciel qu'il implore,
Ah ! faisons-lui la charité.

XXIV

MON HABIT

Sois-moi fidèle, ô pauvre habit que j'aime !
Ensemble nous devenons vieux.
Depuis dix ans je te brosse moi-même,
Et Socrate n'eût pas fait mieux.
Quand le sort à ta mince étoffe
Livrerait de nouveaux combats,
Imite-moi, résiste en philosophe :
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Je me souviens, car j'ai bonne mémoire,
Du premier jour où je te mis.
C'était ma fête, et, pour comble de gloire,
Tu fus chanté par mes amis.
Ton indigence, qui m'honore,
Ne m'a point banni de leurs bras.
Tous ils sont prêts à nous fêter encore :
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

A ton revers j'admire une reprise :
C'est encore un doux souvenir.
Feignant un soir de fuir la tendre Lise,
Je sens sa main me retenir.

On te déchire, et cet outrage
Auprès d'elle enchaîne mes pas.
Lisette a mis deux jours à tant d'ouvrage :
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

T'ai-je imprégné des flots de musc et d'ambre
Qu'un fat exhale en se mirant ?
M'a-t-on jamais vu dans une antichambre
T'exposer au mépris d'un grand ?
Pour des rubans, la France entière
Fut en proie à de longs débats ;
La fleur des champs brille à ta boutonnière
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Ne crains plus tant ces jours de courses vaines
Où notre destin fut pareil ;
Ces jours mêlés de plaisirs et de peines,
Mêlés de pluie et de soleil.
Je dois bientôt, il me le semble,
Mettre pour jamais habit bas.
Attends un peu ; nous finirons ensemble :
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

XXV

LES CONTREBANDIERS

CHANSON

ADRESSÉE A M. JOSEPH BERNARD, DÉPUTÉ DU VAR, AUTEUR DU "BON SENS D'UN HOMME DE RIEN"

Malheur ! malheur aux commis !
A nous bonheur et richesse !
Le peuple à nous s'intéresse :
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est partout de nos amis ;
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

Il est minuit. Çà, qu'on me suive,
Hommes, pacotille et mulets.
Marchons, attentifs au qui-vive ;
Armons fusils et pistolets.
Les douaniers sont en nombre :
Mais le plomb n'est pas cher ;
Et l'on sait que dans l'ombre
Nos balles verront clair.
Malheur ! malheur, etc.

Camarades, la noble vie !
Que de hauts faits à publier !
Combien notre belle est ravie
Quand l'or pleut dans son tablier
Château, maison, cabane,
Nous sont ouverts partout.
Si la loi nous condamne,
Le peuple nous absout.
Malheur ! malheur, etc.

Bravant neige, froid, pluie, orage,
Au bruit des torrents nous dormons.
Ah ! qu'on aspire de courage
Dans l'air pur du sommet des monts !
Cimes à nous connues,
Cent fois vous nous voyez
La tête dans les nues
Et la mort sous nos pieds.
Malheur ! malheur, etc.

Aux échanges l'homme s'exerce,
Mais l'impôt barre les chemins.
Passons : c'est nous qui du commerce
Tiendrons la balance en nos mains.
Partout la Providence
Veut, en nous protégeant,
Niveler l'abondance,
parpiller l'argent.
Malheur ! malheur, etc.

Nos gouvernants, pris de vertige,
Des biens du ciel triplant le taux,
Font mourir le fruit sur sa tige,
Du travail brisent les marteaux.
Pour qu'au loin il abreuve
Le sol et l'habitant,
Le bon Dieu crée un fleuve ...
Ils en font un étang.
Malheur ! malheur, etc.

Quoi ! l'on veut qu'uni de langage,
Aux mêmes lois longtemps soumis,
Tout peuple qu'un traité partage
Forme deux peuples d'ennemis !
Non ! grâce à notre peine,
Ils ne vont pas en vain
Filer la même laine,
Sourire au même vin.
Malheur ! malheur, etc.

A la frontière où l'oiseau vole,
Rien ne lui dit : Suis d'autres lois.
L'été vient tarir la rigole
Qui sert de limite à deux rois.
Prix du sang qu'ils répandent,
Là, leurs droits sont perçus.
Ces bornes qu'ils défendent,
Nous sautons par-dessus.
Malheur ! malheur, etc.

On nous chante dans nos campagnes,
Nous, dont le fusil redouté,
En frappant l'écho des montagnes,
Peut réveiller la liberté.
Quand tombe la patrie
Sous des voisins altiers,
Mourante, elle s'écrie :
A moi, contrebandiers !

Malheur ! malheur aux commis !
A nous bonheur et richesse !
Le peuple à nous s'intéresse :
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est partout de nos amis ;
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

XXVI

LE CHANT DU COSAQUE

Viens, mon coursier, noble ami du Cosaque,
Vole au signal des trompettes du Nord.
Prompt au pillage, intrépide à l'attaque,
Prête sous moi des ailes à la Mort.
L'or n'enrichit ni ton frein ni ta selle ;
Mais attends tout du prix de mes exploits
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle ! } *Bis.*
Et foule aux pieds les peuples et les rois. }

La Paix, qui fuit, m'abandonne tes guides ;
La vieille Europe a perdu ses remparts.
Viens de trésors combler mes mains avides ;
Viens reposer dans l'asile des arts.
Retourne boire à la Seine rebelle,
Où, tout sanglant, tu t'es lavé deux fois.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle ! } *Bis.*
Et foule aux pieds les peuples et les rois. }

Comme en un fort, princes, nobles et prêtres,
Tous assiégés par des sujets souffrants,
Nous ont crié : Venez, soyez nos maîtres ;
Nous serons serfs pour demeurer tyrans.

J'ai pris ma lance, et tous vont devant elle
Humilier et le sceptre et la croix.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle ! } *Bis.*
Et foule aux pieds les peuples et les rois. }

J'ai d'un géant vu le fantôme immense
Sur nos bivacs fixer un œil ardent.
Il s'écriait : Mon règne recommence !
Et de sa hache il montrait l'Occident.
Du roi des Huns c'était l'ombre immortelle :
Fils d'Attila, j'obéis à sa voix.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle ! } *Bis.*
Et foule aux pieds les peuples et les rois. }

Tout cet éclat dont l'Europe est si fière,
Tout ce savoir qui ne la défend pas,
S'engloutira dans les flots de poussière
Qu'autour de moi vont soulever tes pas,
Efface, efface, en ta course nouvelle,
Temples, palais, mœurs, souvenirs et lois.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle ! } *Bis.*
Et foule aux pieds les peuples et les rois. }

XXVII

LE RETOUR DANS LA PATRIE

Qu'il va lentement le navire
A qui j'ai confié mon sort !
Au rivage où mon cœur aspire,
Qu'il est lent à trouver un port !
France adorée !
Douce contrée !
Mes yeux cent fois ont cru te découvrir.
Qu'un vent rapide
Soudain nous guide
Aux bords sacrés où je reviens mourir.
Mais enfin le matelot crie :
Terre ! terre ! là-bas, voyez !
Ah ! tous mes maux sont oubliés.
Salut à ma patrie ! (*Ter*).

Oui, voilà les rives de France ;
Oui, voilà le port vaste et sûr,
Voisin des champs où mon enfance
S'écoula sous un chaume obscur.
France adorée !
Douce contrée !

Après vingt ans enfin je te revois ;
De mon village
Je vois la plage ;
Je vois fumer la cime de nos toits.
Combien mon âme est attendrie !
Là furent mes premiers amours ;
Là ma mère m'attend toujours.
Salut à ma patrie !

Loin de mon berceau, jeune encore,
L'inconstance emporta mes pas
Jusqu'au sein des mers où l'aurore
Sourit aux plus riches climats.
France adorée !
Douce contrée !
Dieu te devait leurs fécondes chaleurs.
Toute l'année,
Là, brille ornée
De fleurs, de fruits, et de fruits et de fleurs.
Mais là, ma jeunesse flétrie
Rêvait à des climats plus chers ;
Là je regrettais nos hivers.
Salut à ma patrie !

J'ai pu me faire une famille,
Et des trésors m'étaient promis.
Sous un ciel où le sang pétille,
A mes vœux l'amour fut soumis.
France adorée !
Douce contrée !

Que de plaisirs quittés pour te revoir !
Mais sans jeunesse,
Mais sans richesse,
Si d'être aimé je dois perdre l'espoir,
De mes amours, dans la prairie,
Les souvenirs seront présents :
C'est du soleil pour mes vieux ans.
Salut à ma patrie !

Poussé chez des peuples sauvages
Qui m'offraient de régner sur eux,
J'ai su défendre leurs rivages
Contre des ennemis nombreux.
France adorée !
Douce contrée !
Tes champs alors gémissaient envahis.
Puissance et gloire,
Cris de victoire,
Rien n'étouffa la voix de mon pays.
De tout quitter mon cœur me prie.
Je reviens pauvre, mais constant.
Une bêche est là qui m'attend.
Salut à ma patrie !

Au bruit des transports d'allégresse,
Enfin le navire entre au port.
Dans cette barque où l'on se presse,
Hâtons-nous d'atteindre le bord.
France adorée !
Douce contrée !

Puissent tes fils te revoir ainsi tous !
Enfin j'arrive,
Et sur la rive
Je rends au ciel, je rends grâce à genoux
Je t'embrasse ô terre chérie !
Dieu ! qu'un exilé doit souffrir !
Moi, désormais je puis mourir.
Salut à ma patrie !

XXVIII

ADIEUX A LA CAMPAGNE[1]

Soleil si doux au déclin de l'automne,
Arbres jaunis, je viens vous voir encor.
N'espérons plus que la haine pardonne
A mes chansons leur trop rapide essor.
Dans cet asile, où reviendra Zéphire,
J'ai tout rêvé, même un nom glorieux.
Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire ;
Échos des bois, répétez mes adieux.

Comme l'oiseau, libre sous la feuillée,
Que n'ai-je ici laissé mourir mes chants !
Mais de grandeurs la France dépouillée
Courbait son front sous le joug des méchants.
Je leur lançai les traits de la satire ;
Pour mon bonheur l'amour m'inspirait mieux.
Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire ;
Échos des bois, répétez mes adieux.

[1] Cette chanson, faite dans le mois de novembre 1821, fut copiée et distribuée au tribunal le jour de la première condamnation de l'auteur.

Déjà leur rage atteint mon indigence ;[1]
Au tribunal ils traînent ma gaîté ;
D'un masque saint ils couvrent leur vengeance :
Rougiraient-ils devant ma probité ?
Ah ! Dieu n'a point leur cœur pour me maudire :
L'Intolérance est fille des faux dieux.
Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire ;
Échos des bois, répétez mes adieux.

Sur des tombeaux si j'évoque la Gloire,
Si j'ai prié pour d'illustres soldats,
Ai-je à prix d'or aux pieds de la Victoire,
Encouragé le meurtre des États ?
Ce n'était point le soleil de l'Empire
Qu'à son lever je chantais dans ces lieux
Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire ;
Échos des bois, répétez mes adieux.

Que, dans l'espoir d'humilier ma vie,
Bellart s'amuse à mesurer mes fers ;
Même aux regards de la France asservie,
Un noir cachot peut illustrer mes vers.
A ses barreaux je suspendrai ma lyre ;
La Renommée y jettera les yeux.
Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire ;
Échos des bois, répétez mes adieux.

[1] Lorsque le recueil de 1821 parut, ce fut le minstre qui força les membres du conseil de l'Université d'ôter à l'auteur le modique emploi d'expéditionnaire qu'il occupait depuis douze ans. Au reste, on l'avait prévenu que, s'il faisait imprimer ses nouvelles chansons, il perdrait cet emploi.

Sur ma prison vienne au moins Philomèle !
Jadis un roi causa tous ses malheurs.
Partons : j'entends le geôlier qui m'appelle.
Adieu les champs, les eaux, les prés, les fleurs !
Mes fers sont prêts : la liberté m'inspire ;
Je vais chanter son hymne glorieux.
Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire ;
Échos des bois, répétez mes adieux.

XXIX

L'ORPHÉON

LETTRE A B. WILHEM,
AUTEUR DE LA NOUVELLE MÉTHODE DE L'ENSEIGNEMENT MUSICAL APRÈS LA DERNIÈRE SÉANCE DE L'ORPHÉON DE 1841

Mon vieil ami, ta gloire est grande :
Grâce à tes merveilleux efforts,
Des travailleurs la voix s'amende
Et se plie aux savants accords.
D'une fée as-tu la baguette,
Pour rendre ainsi l'art familier
Il purifîra la guinguette ;
Il sanctifîra l'atelier.

Wilhem, toi de qui la jeunesse
Rêva Grétry, Gluck et Mozart,
Courage ! à la foule en détresse
Ouvre tous les trésors de l'art.
Communiquer à des sens vides
Les plus nobles émotions,
C'est faire en des grabats humides
Du soleil entrer les rayons.

La musique, source féconde,
Épandant ses flots jusqu'en bas,
Nous verrons ivres de son onde
Artisans, laboureurs, soldats.
Ce concert, puisses-tu l'étendre
A tout un monde divisé !
Les cœurs sont bien près de s'entendre.
Quand les voix ont fraternisé.

Notre littérature est folle :
Fais-la rougir par tes travaux.
De meurtres elle tient école
Et pousse à des Werther nouveaux.
On l'entend, d'excès assouvie,
En vers, en prose, s'essouffler
A décourager de la vie
Ceux qu'elle en devrait consoler.

Des classes qu'à peine on éclaire
Relevant les mœurs et les goûts,
Par toi, devenu populaire,
L'art va leur faire un ciel plus doux.
Les notes, sylphides puissantes,
Rendront moins lourds soc et marteau,
Et feront des mains menaçantes
Tomber l'homicide couteau.

Quand tu pouvais sur notre scène
Tenter un plus brillant laurier,
Tu choisis d'alléger la chaîne
Du pauvre enfant de l'ouvrier.

A tes leçons, large semence,
La foule accourt et tu les vois,
Captivant jusqu'à la démence,[1]
Vers le ciel diriger sa voix.

D'une œuvre et si longue et si rude
Auras-tu le prix mérité ?
Va, ne crains pas l'ingratitude,
Et ris-toi de la pauvreté.
Sur ta tombe tu peux m'en croire,
Ceux dont tu charmes les douleurs
Offriront un jour à ta gloire
Des chants, des larmes et des fleurs.[2]

[1] Les docteurs Trélat et Leuret ont fait l'emploi le plus heureux, à la Salpêtrière et à Bicêtre, de la méthode Wilhem. Les pauvres aliénés des deux sexes en ont retiré une distraction puissante, et ont pu chanter à l'église des morceaux de musique qui offraient d'assez grandes difficultés d'exécution.

[2] Peu de mois après avoir adressé ces couplets à son vieil ami, l'auteur avait la douleur de voir s'accomplir la prédiction qui les termine. Wilhem mourut à soixante ans, pauvre, à bout de forces, mais rêvant toujours à l'extension de sa méthode, fruit de vingt-deux ans de travaux ; les autorités municipales et départementales, les maîtres qu'il avait formés, et la foule de ses élèves de tout âge, accompagnaient sa dépouille au cimetière, où lui furent rendus les honneurs qu'il avait le plus enviés.

XXX

LES ORANGS-OUTANGS

Jadis, si l'on en croit Ésope,
Les orangs-outangs de l'Europe
Parlaient si bien, que d'eux, hélas !
Nous sont venus les avocats.
Un des leurs, à son auditoire
Dit un jour : " Consultez l'histoire ;
Messieurs, l'homme fut en tout temps
Le singe des orangs-outangs.

" Oui, d'abord, vivant de nos miettes,
Il prit de nous l'art des cueillettes ;
Puis, d'après nous, le genre humain
Marcha droit, la canne à la main.
Même avec le ciel, qui l'effraie,
Il use de notre monnaie.
Messieurs, l'homme fut en tout temps
Le singe des orangs-outangs.

" Il prend nos amours pour modèles ;
Mais nos guenons nous sont fidèles.
Sans doute il n'a bien imité
Que notre cynisme effronté.

C'est chez nous qu'à vivre sans gêne
S'instruisit le grand Diogène.
Messieurs, l'homme fut en tout temps
Le singe des orangs-outangs.

"L'homme a vu chez nous une armée
D'un centre et d'ailes bien formée,
Ayant, sous les chefs les meilleurs,
Garde, avant-garde et tirailleurs.
Ils n'avaient pas mis Troie en cendre,
Que nous comptions vingt Alexandre.
Messieurs, l'homme fut en tout temps
Le singe des orangs-outangs.

"Avec bâton, épée ou lance,
Tuer est l'art par excellence,
Nous l'enseignons. Or, dites-moi,
Pourquoi l'homme est-il notre roi ?
Grands dieux ! c'est fait pour rendre impie :
Votre image est notre copie.
Oui, dieux, l'homme fut en tout temps
Le singe des orangs-outangs."

Quoi ! dit Jupin, à mes oreilles,
Toujours singes, castors, abeilles,
Crîront : C'est un ours mal léché,
Votre homme ! où l'avez-vous pêché
Tout sot qu'il est, il me cajole.
Otons aux bêtes la parole ;
Car l'homme encor sera longtemps
Le singe des orangs-outangs

XXXI

LE CHASSEUR

Petits oiseaux, que j'aime entendre
Vos concerts dans ces houx épais !
Votre chanson, joyeuse ou tendre,
Est pour mon cœur l'hymne de paix.
Mais craignez les lacs qu'on peut tendre :
Le bonheur fait tant de jaloux !
Taisez-vous, oiseaux, taisez-vous.

Vient un chasseur ; son pas redouble.
Malgré ses chiens, point de gibier.
S'il allait de son fusil double,
Faute de mieux vous foudroyer ?
Ah ! maudit soit l'homme qui trouble
L'écho que vous rendez si doux !
Taisez-vous, oiseaux, taisez-vous.

Rien n'arrête des mains cruelles.
Las ! j'ai vu des chasseurs, un jour,
Abattre au vol deux hirondelles
Dont je saluais le retour.
Vos chansons attendriront-elles
L'enfant qui s'arme de cailloux ?
Taisez-vous, oiseaux, taisez-vous.

Charmants oiseaux, connaissez l'homme :
Qu'il soit boucher, soldat, chasseur,
Il fusille, il sabre, il assomme,
Et trouve au sang de la douceur.
Les moins cruels sont ceux qu'on nomme
Bourreaux, soit dit bien entre nous.
Taisez-vous, oiseaux, taisez-vous.

Bon Dieu ! c'est le chasseur qui tire !
Il blesse à l'aile une perdrix.
Son chien la prend ; pauvre martyre !
Le chasseur, que gênent ses cris,
Lui brise la tête ; elle expire.
Ce soir, il médira des loups.
Taisez-vous, oiseaux, taisez-vous.

Il s'éloigne. Son œil avide
Voit un chevreuil au bord du bois.
A l'abri de l'arme perfide,
Laissez éclater votre voix.
Mais si demain, le carnier vide,
Il passe encor près de ces houx,
Taisez-vous, oiseaux, taisez-vous.

PARTIE III

XXXII

LE ROI D'YVETOT

MAI 1813

Il était un roi d'Yvetot
Peu connu dans l'histoire,
Se levant tard, se couchant tôt,
Dormant fort bien sans gloire,
Et couronné par Jeanneton
D'un simple bonnet de coton,
Dit-on.
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel bon petit roi c'était là !
La, la.

Il faisait ses quatre repas
Dans son palais de chaume,
Et sur un âne, pas à pas,
Parcourait son royaume,
Joyeux, simple et croyant le bien,
Pour toute garde il n'avait rien
Qu'un chien.
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel bon petit roi c'était là !
La, la.

Il n'avait de goût onéreux
Qu'une soif un peu vive ;
Mais en rendant son peuple heureux,
Il faut bien qu'un roi vive.
Lui-même, à table et sans suppôt,
Sur chaque muid levait un pot
D'impôt.
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel bon petit roi c'était là !
La, la.

Aux filles de bonnes maisons
Comme il avait su plaire,
Ses sujets avaient cent raisons
De le nommer leur père :
D'ailleurs il ne levait de ban
Que pour tirer quatre fois l'an
Au blanc.
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel bon petit roi c'était là !
La, la.

Il n'agrandit point ses États,
Fut un voisin commode,
Et, modèle des potentats,
Prit le plaisir pour code.
Ce n'est que lorsqu'il expira
Que le peuple qui l'enterra
Pleura.

Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel bon petit roi c'était là !
La, la.

On conserve encor le portrait
De ce digne et bon prince ;
C'est l'enseigne d'un cabaret
Fameux dans la province.
Les jours de fête, bien souvent,
La foule s'écrie en buvant
Devant :
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel bon petit roi c'était là !
La, la.

XXXIII

CONSEIL AUX BELGES

MAI 1831

Finissez-en, nos frères de Belgique,
Faites un roi, morbleu ! finissez-en.
Depuis huit mois, vos airs de république
Donnent la fièvre à tout bon courtisan.
D'un roi toujours la matière se trouve :
C'est Jean, c'est Paul, c'est mon voisin, c'est moi
Tout œuf royal éclôt sans qu'on le couve.
Faites un roi, morbleu ! faites un roi ;
Faites un roi, faites un roi.

Quels biens sur vous un prince va répandre !
D'abord viendra l'étiquette aux grands airs ;
Puis des cordons et des croix à revendre ;
Puis ducs, marquis, comtes, barons et pairs ;
Puis un beau trône, en or, en soie, en nacre,
Dont le coussin prête à plus d'un émoi.
Sil plaît au ciel, vous aurez même un sacre.
Faites un roi, morbleu ! faites un roi ;
Faites un roi, faites un roi.

Puis vous aurez baisemains et parades,
Discours et vers, feux d'artifice et fleurs ;

Puis force gens qui se disent malades
Dès qu'un bobo cause au roi des douleurs.
Bonnet de pauvre et royal diadème
Ont leur vermine : un dieu fit cette loi.
Les courtisans rongent l'orgueil suprême.
Faites un roi, morbleu ! faites un roi.
Faites un roi, faites un roi.

Chez vous pleuvront laquais de toute sorte ;
Juges, préfets, gendarmes, espions ;
Nombreux soldats pour leur prêter main-forte ;
Joie à brûler un cent de lampions !
Vient le budget ! nourrir Athène et Sparte
Eût en vingt ans moins coûté, sur ma foi.
L'ogre a dîné ; peuples, payez la carte.
Faites un roi, morbleu ! faites un roi ;
Faites un roi, faites un roi.

Mais quoi ! je raille ; on le sait bien en France :
J'y suis du trône un des chauds artisans.
D'ailleurs, l'histoire a répondu d'avance :
Nous n'y voyons que princes bienfaisants.
Pères du peuple, ils le font pâmer d'aise ;
Plus il s'instruit, moins ils en ont d'effroi ;
Au bon Henri succède Louis treize.
Faites un roi, morbleu ! faites un roi.
Faites un roi, faites un roi.

XXXIV

LE FEU DU PRISONNIER

LA FORCE (1829)

COMBIEN le feu tient douce compagnie
Au prisonnier, dans les longs soirs d'hiver !
Seul avec moi se chauffe un bon Génie,
Qui parle haut, rime ou chante un vieux air. (*Bis.*)
Il me fait voir, sur la braise animée,
Des bois, des mers, un monde en peu d'instants. (*Bis.*)
Tout mon ennui s'envole à la fumée.
O bon Génie, amusez-moi longtemps. } *Bis.*

Jeune, il me fit rêver, pleurer, sourire ;
Vieux, il me berce avec mes premiers jeux.
Du doigt, dans l'âtre, il signale un navire ;
Je vois trois mâts sur des flots orageux.
Le vaisseau vogue, et bientôt l'équipage
Sous un beau ciel salûra le printemps.
Moi seul je reste enchaîné sur la plage.
O bon Génie, amusez-moi longtemps.

Ici, que vois-je ? est-ce un aigle qui vole
Et du soleil mesure la hauteur ?
C'est un ballon : voici la banderole,
Et la nacelle et le navigateur.

L'audacieux, si la pitié l'inspire,
Doit de ces murs plaindre les habitants.
Libre là-haut, quel air pur il respire !
O bon Génie, amusez-moi longtemps.

D'un canton suisse, ah ! voilà bien l'image :
Glaciers, torrents, vallons, lacs et troupeaux,
J'aurais dû fuir quand j'ai prévu l'orage ;
La liberté, là, m'offrait le repos.
Je franchirais ces monts à crête immense,
Où je crois voir nos vieux drapeaux flottants.
Mon cœur n'a pu s'arracher à la France.
O bon Génie, amusez-moi longtemps.

Dans mon désert encor quelque mirage !
Génie, allons sur ces coteaux boisés.
En vain tout bas on me dit : Deviens sage ;
Plie un genou, tes fers seront brisés.
Vous qui, bravant le geôlier qui nous guette,
Me rendez jeune à près de cinquante ans,
Sur ce brasier, vite, un coup de baguette.
O bon Génie, amusez-moi longtemps.

XXXV

A MES AMIS

DEVENUS MINISTRES

Non, mes amis, non je ne veux rien être ;
Semez ailleurs places, titres et croix.
Non, pour les cours Dieu ne m'a pas fait naître :
Oiseau craintif, je fuis la glu des rois.
Que me faut-il ? maîtresse à fine taille,
Petit repas et joyeux entretien.
De mon berceau près de bénir la paille,
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

Un sort brillant serait chose importune
Pour moi, rimeur, qui vis de temps perdu.
M'est-il tombé des miettes de fortune,
Tout bas je dis : Ce pain ne m'est pas dû.
Quel artisan, pauvre, hélas ! quoi qu'il fasse,
N'a plus que moi droit à ce peu de bien ?
Sans trop rougir fouillons dans ma besace.
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

Au ciel, un jour, une extase profonde
Vient me ravir, et je regarde en bas.
De là, mon œil confond dans notre monde
Rois et sujets, généraux et soldats.

Un bruit m'arrive : est-ce un bruit de victoire ?
On crie un nom ; je ne l'entends pas bien.
Grands, dont là-bas je vois ramper la gloire,
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

Sachez pourtant, pilotes du royaume,
Combien j'admire un homme de vertu,
Qui, regrettant son hôtel ou son chaume,
Monte au vaisseau par tous les vents battu.
De loin ma voix lui crie : Heureux voyage !
Priant de cœur pour tout grand citoyen.
Mais au soleil je m'endors sur la plage.
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

Votre tombeau sera pompeux sans doute :
J'aurai, sous l'herbe, une fosse à l'écart.
Un peuple en deuil vous fait cortège en route ;
Du pauvre, moi, j'attends le corbillard.
En vain on court où votre étoile tombe ;
Qu'importe alors votre gîte ou le mien ?
La différence est toujours une tombe.
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

De ce palais souffrez donc que je sorte.
A vos grandeurs je devais un salut.
Amis, adieu. J'ai derrrière la porte
Laissé tantôt mes sabots et mon luth.
Sous ces lambris près de vous accourue,
La Liberté s'offre à vous pour soutien.
Je vais chanter ses bienfaits dans la rue.
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

XXXVI

LE SUICIDE

SUR LA MORT DES JEUNES VICTOR ESCOUSSE ET AUGUSTE LEBRAS

1832

Quoi ! morts tous deux, dans cette chambre close,
Où du charbon pèse encor la vapeur !
Leur vie, hélas ! était à peine éclose.
Suicide affreux ! triste objet de stupeur !
Ils auront dit : Le monde fait naufrage ;
Voyez pâlir pilote et matelots.
Vieux bâtiment usé par tous les flots,
Il s'engloutit : sauvons-nous à la nage.
Et, vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

Pauvres enfants ! l'écho murmure encore
L'air qui berça votre premier sommeil.
Si quelque brume obscurcit votre aurore,
Leur disait-on, attendez le soleil.
Ils répondaient : Qu'importe que la sève
Monte enrichir les champs où nous passons !

Nous n'avons rien, arbres, fleurs ni moissons.
Est-ce pour nous que le soleil se lève ?
Et, vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

Pauvres enfants ! calomnier la vie !
C'est par dépit que les vieillards le font.
Est-il de coupe où votre âme ravie,
En la vidant, n'ait vu l'amour au fond ?
Ils répondaient : C'est le rêve d'un ange ;
L'amour ! en vain notre voix l'a chanté.
De tout son culte un autel est resté ;
Y touchions-nous, l'idole était de fange.
Et, vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

Pauvres enfants ! mais, les plumes venues,
Aigles un jour, vous pouviez, loin du nid,
Bravant la foudre et dépassant les nues,
La gloire en face, atteindre à son zénith.
Ils répondaient : Le laurier devient cendre,
Cendre qu'au vent l'Envie aime à jeter ;
Et, notre vol dût-il si haut monter,
Toujours près d'elle il faudra redescendre.
Et, vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

Pauvres enfants ! quelle douleur amère
N'apaisent pas de saints devoirs remplis!
Dans la Patrie on retrouve une mère,
Et son drapeau nous couvre de ses plis.

Ils répondaient : Ce drapeau qu'on escorte
Au toit du chef le protège endormi ;
Mais le soldat, teint du sang ennemi,
Veille, et de faim meurt en gardant la porte.
Et, vers le ciel se frayant un chemin.
Ils sont partis en se donnant la main.

Pauvres enfants ! de fantômes funèbres
Quelque nourrice a peuplé vos esprits.
Mais un Dieu brille à travers nos ténèbres ;
Sa voix de père a dû calmer vos cris.
Ah ! disaient-ils, suivons ce trait de flamme.
N'attendons pas, Dieu, que ton nom puissant,
Qu'on jette en l'air comme un nom de passant,
Soit, lettre à lettre, effacé de notre âme.
Et, vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

Dieu créateur, pardonne à leur démence.
Ils s'étaient faits les échos de leurs sons ;
Ne sachant pas qu'en une chaîne immense,
Non pour nous seuls mais pour tous nous naissons,
L'humanité manque de saints apôtres
Qui leur ait dit : Enfants, suivez sa loi.
Aimer, aimer, c'est être utile à soi !
Se faire aimer ; c'est être utile aux autres.
Et, vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

XXXVII

A. M. DE CHATEAUBRIAND

SEPTEMBRE 1831

Chateaubriand, pourquoi fuir ta patrie,
Fuir son amour, notre encens et nos soins ?
N'entends-tu pas la France qui s'écrie :
Mon beau ciel pleure une étoile de moins ?

Où donc est-il ? se dit la tendre mère.
Battu des vents que Dieu seul fait changer,
Pauvre aujourd'hui comme le vieil Homère,
Il frappe, hélas ! au seuil de l'étranger.

Proscrit jadis, la naissante Amérique
Nous le rendit après de longs discords.
Riche de gloire, et, Colomb poétique,
D'un nouveau monde étalant les trésors.

Le pèlerin de Grèce et d'Ionie,
Chantant plus tard le Cirque et l'Alhambra,
Nous revit tous dévots à son génie,
Devant le Dieu que sa voix célébra.

De son pays, qui lui doit tant de lyres,
Lorsque la sienne en pleurant s'exila,
Il s'enquérait aux débris des empires,
Si des Français n'avaient point passé là.

C'était l'époque où, fécondant l'histoire,
La grande épée, l'effroi des nations,
Resplendissante au soleil de la gloire,
En fit sur nous rejaillir les rayons.

Ta voix résonne, et soudain ma jeunesse
Brille à tes chants d'une noble rougeur.
J'offre aujourd'hui, pour prix de mon ivresse,
Un peu d'eau pure au pauvre voyageur.

Chateaubriand, pourquoi fuir ta patrie,
Fuir son amour, notre encens et nos soins ?
N'entends-tu pas la France qui s'écrie :
Mon beau ciel pleure une étoile de moins ?

Des anciens rois quand revint la famille,
Lui, de leur sceptre appui religieux,
Crut aux Bourbons faire adopter pour fille
La Liberté, qui se passe d'aïeux.

Son éloquence à ces rois fit l'aumône :
Prodigue fée, en ses enchantements,
Plus elle voit de rouille à leur vieux trône,
Plus elle y seme et fleurs et diamants.

Mais de nos droits il gardait la mémoire.
Les insensés dirent : Le ciel est beau.
Chassons cet homme, et soufflons sur sa gloire,
Comme au grand jour on éteint un flambeau.

Et tu voudrais t'attacher à leur chute !
Connais donc mieux leur folle vanité.
Au rang des maux qu'au ciel même on impute,
Leur cœur ingrat met ta fidélité.

Va ; sers le peuple en butte à leurs bravades,
Ce peuple humain, des grands talents épris,
Qui t'emportait, vainqueur aux barricades,
Comme un trophée, entre ses bras meurtris.

Ne sers que lui. Pour lui ma voix te somme
D'un prompt retour après un triste adieu.
Sa cause est sainte ; il souffre, et tout grand homme
Auprès du peuple est l'envoyé de Dieu.

Chateaubriand, pourquoi fuir ta patrie,
Fuir son amour, notre encens et nos soins ?
N'entends-tu pas la France qui s'écrie :
Mon beau ciel pleure une étoile de moins ?

XXXVIII

VIEUX HABITS ! VIEUX GALONS !

OU

RÉFLEXIONS MORALES ET POLITIQUES D'UN MARCHAND D'HABITS DE LA CAPITALE

PREMIÉRE RESTAURATION, 1814

Tout marchands d'habits que nous sommes,
Messieurs, nous observons les hommes :
D'un bout du monde à l'autre bout,
L'habit fait tout.
Dans les changements qui surviennent,
Les dépouilles nous appartiennent :
Toujours en grand nous calculons.
Vieux habits ! vieux galons !

Parfois, en lisant la gazette,
Comme tant d'autres, je regrette
Que tout Français n'ait pas gardé
L'habit brodé.

Mais, j'en crois ceux qui s'y connaissent,
Les anciens préjugés renaissent.
On va quitter les pantalons.
Vieux habits ! vieux galons !

Les modes et la politique
Ont cent fois rempli ma boutique ;
Combien on doit à leurs travaux
D'habits nouveaux !
Quand de nos déesses civiques
On met en oubli les tuniques,
Aux passants nous les rappelons.
Vieux habits ! vieux galons !

Un temps fameux par cent batailles
Mit du galon sur bien des tailles :
De galon même étaient couverts
Les habits verts.[1]
Mais sans le bonheur point de gloire !
Nous seuls, après chaque victoire,
Nous avons ce que nous voulons.
Vieux habits ! vieux galons !

Nous trouvons aussi notre compte
Avec tous les gens, qui sans honte,
Savent, dans un retour subit,
Changer d'habit.

[1] La livrée impériale, vert et or.

Les valets, troupe chamarrée,
Troquant aujourd'hui leur livrée,
Que d'habits bleus[1] nous étalons !
Vieux habits ! vieux galons !

Les défenseurs de nos grands-pères,
Sortant de leurs nobles repaires,
Reprennent enfin à leur tour
L'habit de cour.
Chez nous retrouvant leurs costumes,
Avec talons rouges et plumes,
Ils vont régner dans les salons.
Vieux habits ! vieux galons !

Sans nul égard pour nos scrupules,
Si la foule des incrédules
Mit au nombre de ses larcins
L'habit des saints,
Au nez de plus d'un philosophe,
Je vais en revendre l'étoffe :
De piété nous redoublons.
Vieux habits ! vieux galons !

Longtemps vantés dans chaque ouvrage,
Des grands, qu'aujourd'hui l'on outrage,
Portent au fond de leurs manoirs
Des habits noirs.

[1] La livrée royale.

Mais, grâce à nous vont reparaître
Ces manteaux qu'eux-mêmes peut-être
Trouvaient bien pesants et bien longs.
Vieux habits ! vieux galons !

De m'enrichir j'ai l'assurance :
L'on fêtera toujours en France ;
En ville, au théâtre, à la cour,
L'habit du jour.
Gens vêtus d'or et d'écarlate,
Pendant un mois chacun vous flatte ;
Puis à vos portes nous allons.
Vieux habits ! vieux galons !

XXXIX

LES ESCARGOTS

(1840)

Chassé d'un gîte par huissier,
Je cherchais logis au village,
Lorsqu'un colimaçon grossier
Me fait les cornes au passage.
Voyez comme ils font les gros dos,
Ces beaux messieurs les escargots. } *Bis.*

Celui qui me nargue aujourd'hui
Semble dire : Vil prolétaire !
Il n'a pas même un chaume à lui !
L'escargot est propriétaire.
Voyez comme ils font les gros dos,
Ces beaux messieurs les escargots.

Au seuil de son palais nacré,
Ce mollusque à bave incongrue
Se carre en bourgeois décoré,
Tout fier d'avoir pignon sur rue.
Voyez comme ils font les gros dos,
Ces beaux messieurs les escargots.

Il n'a point à déménager,
Il n'a point à payer son terme.
Ses voisins sont-ils en danger,
Dans sa maison vite il s'enferme.
Voyez comme ils font les gros dos,
Ces beaux messieurs les escargots.

Trop sot pour connaître l'ennui,
Il fait son bien de toutes choses,
S'engraisse du travail d'autrui,
Et salit le pampre et les roses.
Voyez comme ils font les gros dos,
Ces beaux messieurs les escargots.

En vain tentent de l'émouvoir
Des oiseaux les voix les plus belles ;
Le rustre a peine à concevoir
Qu'on ait une voix et des ailes.
Voyez comme ils font les gros dos,
Ces beaux messieurs les escargots.

Ce bourgeois a raison, ma foi.
Fi du peu que l'esprit rapporte !
Mieux vaut avoir maison à soi :
On met les autres à la porte.
Voyez comme ils font les gros dos.
Ces beaux messieurs les escargots.

En deux chambres l'on m'a conté
Que leurs législateurs s'assemblent.

Je le tiens pair ou député :
J'en connais tant qui lui ressemblent !
Voyez comme ils font les gros dos,
Ces beaux messieurs les escargots.

De ramper prenant sa façon,
Faisons de moi, s'il est possible,
Un électeur colimaçon,
Un colimaçon éligible.
Voyez comme ils font les gros dos,
Ces beaux messieurs les escargots.

XL

LE CONVOI DE DAVID

Non, non, vous ne passerez pas,
Crie un soldat sur la frontière,
A ceux qui de David, hélas !
Rapportaient chez nous la poussière,
— Soldat, disent-ils dans leur deuil,
Proscrit-on aussi sa mémoire ?
Quoi ! vous repoussez son cercueil,
Et vous héritez de sa gloire !

CHŒUR

Fût-il privé de tous less biens,
Eût-il à trembler sous un maître,
Heureux qui meurt parmi les siens
Aux bords sacrés (*bis*) qui l'ont vu naître ! (*Bis.*)

Non, non, vous ne passerez pas,
Dit le soldat avec furie.
— Soldat, ses yeux jusqu'au trépas
Se sont tournés vers la patrie.

Il en soutenait la splendeur
Du fond d'un exil qui l'honore :
C'est par lui que notre grandeur
Sur la toile respire encore.
Fût-il privé, etc.

Non, non, vous ne passerez pas,
Redit plus bas la sentinelle.
— Le peintre de Léonidas
Dans la liberté n'a vu qu'elle.
On lui dut le noble appareil
Des jours de joie et d'espérance,
Où les beaux-arts à leur réveil
Fêtaient le réveil de la France.
Fût-il privé, etc.

Non, non, vous ne passerez pas,
Dit le soldat ; c'est ma consigne.
— Du plus grand de tous les soldats
Il fut le peintre le plus digne.
A l'aspect de l'aigle si fier,
Plein d'Homère et l'âme exaltée,
David crut peindre Jupiter,
Hélas ! il peignait Prométhée.
Fût-il privé, etc.

Non, non, vous ne passerez pas,
Dit le soldat devenu triste.
— Le héros, après cent combats,
Succombe, et l'on proscrit l'artiste.

Chez l'étranger la mort l'atteint :
Qu'il dut trouver sa coupe amère !
Aux cendres d'un génie éteint,
France, tends les bras d'une mère.
Fût-il privé, etc.

Non, non, vous ne passerez pas,
Dit la sentinelle attendrie.
— Et bien, retournons sur nos pas.
Adieu, terre qu'il a chérie !
Les arts ont perdu le flambeau
Qui fit pâlir l'éclat de Rome.
Allons mendier un tombeau
Pour les restes de ce grand homme.
Fût-il privé, etc.

XLI

LE TOMBEAU DE MANUEL

Tout est fini ; la foule se disperse ;
A son cercueil un peuple a dit adieu,
Et l'amitié des larmes qu'elle verse
Ne fera plus confidence qu'à Dieu.
J'entends sur lui la terre qui retombe.
Hélas ! Français, vous l'allez oublier.
A vos enfants pour indiquer sa tombe,
Prêtez secours au pauvre chansonnier. } *Bis.*

Je quête ici pour honorer les restes
D'un citoyen votre plus ferme appui,
J'eus le secret de ses vertus modestes
Bras, tête et cœur, tout était peuple en lui.
L'humble tombeau qui sied à sa dépouille
Est pour nous tous un tribut à payer.
Près de sa fosse un ami s'agenouille :
Prêtez secours au pauvre chansonnier.

Mon cœur lui doit ces soins pieux et tendres.
Voilà douze ans qu'en des jours désastreux,
Sur les débris de la patrie en cendres,
Nous nous étions rencontrés tous les deux.

Moi, je chantais ; lui, vétéran d'Arcole,
Sourit au luth vengeur d'un vieux laurier.
Grâce à vos dons, qu'un tombeau me console :
Prêtez secours au pauvre chansonnier.

L'ambition n'effleurait point sa vie ;
Mais, même aux champs, rêvant un beau trepas,
Il écoutait si la France asservie,
En appelant, ne se réveillait pas.
Contre la mort j'aurais eu son courage,
Quand sur son bras je pouvais m'appuyer.
Ma voix pour lui demande un peu d'ombrage :
Prêtez secours au pauvre chansonnier.

Contre un pouvoir qui de nous se sépare
Son éloquence a toujours combattu.
Ce n'était point la foudre qui s'égare ;
C'était un glaive aux mains de la Vertu.
De la tribune on l'arrache ; il en tombe
Entre les bras d'un peuple tout entier.
La haine est là ; défendons bien sa tombe :
Prêtez secours au pauvre chansonnier.

Tu l'oublias, peuple encor trop volage,
Sitôt qu'à l'ombre il goûta le repos.
Mais, noble esquif mis à sec sur la plage,
Il dut compter sur le retour des flots.
La seule mort troubla la solitude
Où mes chansons accouraient l'égayer.
Pour effacer quatre ans d'ingratitude,
Prêtez secours au pauvre chansonnier.

Oui, qu'un tombeau témoigne de nos larmes.
Assistez-moi, vous pour qui j'ai chanté
Paix et concorde, au bruit sanglant des armes ;
Et sous le joug, espoir et liberté.
Payez mes chants doux à votre mémoire :
Je tends la main au plus humble denier.
De Manuel pour consacrer la gloire,
Prêtez secours au pauvre chansonnier.

XLII

MES CRAINTES

LETTRE A MON AMI M. LEBRUN, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Cher Lebrun, ta muse héroïque,
A la chanson tendant la main,
M'écrit : " Au trône académique
Veux-tu monter ? parle, et demain . . ."
Muse, arrêtez. Par lassitude
D'un monde où j'ai fait long séjour,
J'ai pris goût à la solitude.
J'y tiens : c'est mon dernier amour.

Oui, j'adore, ami, la retraite,
Et du bruit mon âge a l'effroi.
Le monde, dis-tu, me regrette.
Le monde ? Il pense bien à moi !
Bourgeois vaniteux, il s'arrange
De peu de gloire et de gros fonds ;
Et, pour s'ébaudir dans sa fange,
A toujours assez de bouffons.

Refais-toi tribun politique !
M'a-t-on crié. Mais quoi ! Jadis
N'ai-je pas, sur cette musique,
Fais assez de vers applaudis ?
D'autres m'ont dit : " Fais-toi messie
Ou prophète, et viens, dès ce soir,
D'un parfum de théocratie
T'enivrer à notre encensoir."

De me laisser faire grand homme,
Non, je n'eus jamais le désir.
L'époque n'est pas économe
De piédestaux ; on peut choisir.
Toute secte a sa créature ;
Tout club aussi : c'est tel ou tel.
On donne ici la dictature ;
Là-bas on élève un autel.

L'idole est partout promenée ;
Mais bientôt les porteurs sont las.
Nous voyons, en moins d'une année
Messie et dictateur à bas.
On crie à l'un : " Tu n'es qu'un homme ! "
A l'autre, si c'est un vieillard :
" Sur cette borne fais un somme
En attendant le corbillard."

Las ! toute gloire est mensongère
Dans ce temps d'esprits fourvoyés.

Tel s'en fait une viagère,
Qui lui-même la foule aux pieds.
Combien j'ai vu de nos idoles
Subir de contraires destins !
Je riais de leurs auréoles ;
J'ai pleuré sur leurs fronts éteints.

Amis, ne laissons pas le monde
Nous emporter à tous les vents
Plus qu'une misère profonde
J'ai craint des honneurs décevants
Rimeur, j'ai craint de faire ombrage
Aux talents d'un ordre élevé ;
J'ai craint jusqu'au renom de sage
Dont Lisette m'a préservé.

Moi, sage ! oh ! non ; c'est la paresse
Qui m'a fait des goûts si bornés.
Non, j'aurais craint que ma sagesse
N'effrayât de pauvres damnés.
Quand souffrent au siècle où nous sommes
Peuple et roi, riche et travailleur,
Crois-moi, le plus sage des hommes
N'en saurait être le meilleur.

Lebrun mon exemple t'enseigne
A faire au monde juste part.
A l'Institut qu'un autre règne :
J'ai bâti ma ruche à l'écart.

Là, si peu que le miel abonde,
Je puis craindre encor les fourmis ;
Mais là, moins je me donne au monde,
Plus j'appartiens à mes amis.

XLIII

LE NOUVEAU DIOGÈNE

CENT-JOURS, AVRIL 1815

Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne.
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.

Dans l'eau, dit-on, tu puisas ta rudesse ;
Je n'en bois pas, et, censeur plus joyeux,
En moins d'un mois, pour loger ma sagesse,
J'ai mis à sec un tonneau de vin vieux.

Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne.
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.

Où je suis bien, aisément je séjourne ;
Mais, comme nous, les dieux sont inconstants :
Dans mon tonneau, sur ce globe qui tourne,
Je tourne avec la fortune et le temps.

Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne.
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.

Pour les partis dont cent fois j'osai rire,
Ne pouvant être un utile soutien,
Devant ma tonne on ne viendra pas dire :
Pour qui tiens-tu, toi qui ne tiens à rien ?

Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne.
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.

J'aime à fronder les préjugés gothiques
Et les cordons de toutes les couleurs ;
Mais, étrangère aux excès politiques,
Ma *Liberté* n'a qu'un chapeau de fleurs.

Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne.
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.

Qu'en un congrès, se partageant le monde,
Des potentats soient trompeurs ou trompés,
Je ne vais point demander à la ronde
Si de ma tonne ils se sont occupés.

Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne.
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.

N'ignorant pas où conduit la satire,
Je fuis des cours le pompeux appareil :
Des vains honneurs trop enclin à médire,
Auprès des rois je crains pour mon soleil.

Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne.
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.

Lanterne en main, dans l'Athènes moderne,
Chercher un homme est un dessein fort beau ;
Mais quand le soir voit briller ma lanterne,
C'est qu'aux amours elle sert de flambeau.

Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne.
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.

Exempt d'impôt, déserteur de phalange,
Je suis pourtant assez bon citoyen :
Si les tonneaux manquaient pour la vendange,
Sans murmurer, je prêterais le mien.

Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne.
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.

XLIV

LES ÉCHOS

1829

On péche au ciel, et c'est un fait notoire
Que les échos sont tous des esprits purs,
Pour leurs péches tombés en purgatoire,
Dans nos vallons, dans nos bois, dans nos murs ;
Tant qu'ici-bas dure leur pénitence,
Tout cri, tout mot, est répété par eux.
C'est leur supplice ; il est cruel en France.
Les échos sont trop malheureux.

Plusieurs d'entre eux, délivrés de nos fanges,
Pauvres forçats par d'autres remplacés,
Rentrés au ciel, à leurs frères les anges
Parlaient ainsi de leurs tourments passés :
Dans ses salons, ses cafés, ses écoles,
Pour nous Paris est surtout bien affreux :
A tous les vents il y pleut des paroles.
Les échos sont trop malheureux.

L'un d'eux ajoute : A l'Institut, mes frères,
J'eus pour prison des murs retentissants.
Doctes concours, spectacles littéraires,
M'enflaient sans fin de mots vides de sens.

Réglant science, art, vers, morale, histoire,
Là, que de nains, au cerveau plat et creux,
Prenaient ma voix pour trompette de gloire !
Les échos sont trop malheureux.

Moi, dit l'écho du Palais de justice,
J'eus part forcée à d'absurdes arrêts.
Des becs retors et martyr et complice,
Que de clients j'ai ruinés en frais !
Des gens du roi j'allongeais l'éloquence.
Plus d'un haut rang ils étaient désireux,
Plus leur faconde effrayait l'innocence.
Les échos sont trop malheureux.

A bas la loi qui de nous, pauvres anges,
Fait les échos d'un peuple de bavards !
Acclament en chœur les célestes phalanges ;
L'art de parler est le plus sot des arts.
Nos remplaçants, déjà las du martyre,
Se croient en butte aux esprits ténébreux :
Tous ont crié : De l'enfer Dieu nous tire !
Les échos sont trop malheureux.

Un autre dit : Dans une basilique,
Près de la chaire, hélas ! je fus logé.
Des sermonneurs ferai-je la critique
Et de la foi de messieurs du clergé ?
Tous, en bâillant, de Dieu chantaient la gloire.
Tous sur l'enfer brodaient pour les peureux ;
Et l'orgue seul au Très-Haut semblait croire.
Les échos sont trop malheureux.

Palais Bourbon, j'ai subi tes séances !
S'écrie enfin de tous le plus puni :
De la tribune, écueil des consciences,
Un Manuel serait encor banni.
Paix ! disait-on, quand venait me surprendre
Dans cent discours quelque mot généreux ;
Écho, paix donc ! les rois vont nous entendre.
Les échos sont trop malheureux.

XLV

L'ÉPÉE DE DAMOCLÈS

De Damoclès l'épée est bien connue ;
En songe, à table, il m'a semblé la voir.
Sous cette épée et menaçante et nue
Denys l'Ancien me forçait à m'asseoir. (*Bis.*)
Je m'écriais : Que mon destin s'achève,
La coupe en main, au doux bruit des concerts ! (*Bis.*)
O vieux Denys ! je me ris de ton glaive,[1]
Je bois, je chante, et je siffle tes vers. (*Bis.*)

Servez, disais-je à messieurs de la bouche ;
Versez, versez, messieurs du gobelet.
Malheur d'autrui n'est point ce qui te touche,
Denys ; sur moi fais donc vite un couplet.
Ton Apollon à nos larmes fait trêve :
Il nous égaye au sein d'affreux revers.
O vieux Denys ! je me ris de ton glaive,
Je bois, je chante, et je siffle tes vers.

Puisqu'à rimer sans remords tu t'amuses,
De la patrie écoute un peu la voix :

[1] Cette chanson appartient au règne de Louis XVIII., qui, de même que Denys, avait la manie d'écrire et a fait beaucoup de petits vers.

Elle est, crois-moi, la première des muses ;
Mais rarement elle inspire les rois.
Du frêle arbuste où bout sa noble sève,
La moindre fleur parfume au loin les airs
O vieux Denys ! je me ris de ton glaive,
Je bois, je chante, et je siffle tes vers.

Tu crois du Pinde avoir conquis la gloire,
Quand ses lauriers, de ta foudre encor chauds,
Vont à prix d'or te cacher à l'histoire,
Ou balayer la fange des cachots.
Mais à ton nom, Clio, qui se soulève,
Sur ton cercueil viendra peser nos fers,
O vieux Denys ! je me ris de ton glaive.
Je bois, je chante, et je siffle tes vers.

Que du mépris la haine au moins me sauve !
Dit ce bon roi, qui rompt un fil léger.
Le fer pesant tombe sur mon front chauve ;
J'entends ces mots : Denys sait se venger.
Me voilà mort, et, poursuivant mon rêve,
La coup en main je répète aux enfers :
O vieux Denys ! je me ris de ton glaive,
Je bois, je chante, et je siffle tes vers.

PARTIE IV

XLVI

UNE IDÉE

Des maux présents l'âme obsédée
Je rêvais en vrai songe-creux,
Quand devant moi passe une Idée.
Une Idée ! Oui, bourgeois peureux.
Celle-ci, Messieurs, jeune et belle,
Est faible encor ; mais je prétends,
Si le bon Dieu prend pitié d'elle,
La voir grandir en peu de temps.

Je lui crie : — Où vas-tu, pauvrette ?
Maint gendarme t'attend là-bas ;
Des mouchards la foule te guette ;
Le commissaire suit tes pas.
— Tant de peine qu'on leur voit prendre,
Dit-elle, accroît l'espoir que j'ai :
Du peuple ils me font mieux comprendre :
C'est un commentaire obligé.

— Moi qui suis vieux, pour toi je tremble ;
On va te barrer le chemin.
Vois ces bataillons qu'on rassemble,
Ces escadrons le sabre en main

— Bien mieux que tambours et trompettes
Réveillant un cœur endormi,
Je passe entre les baïonnettes
Pour recruter chez l'ennemi.

— Fuis, mon enfant ; fuis, je t'en prie ;
On détruira jusqu'à ton nom.
Vois-tu venir l'artillerie ?
La mèche approche du canon.
— Peut-être aussi sera-t-il nôtre,
Ce canon qui fait ton effroi.
C'est un avocat comme un autre :
Il peut demain plaider pour moi.

— Les députés t'ont prise en haine.
— Au plus fort ils donnent raison.
— Les ministres forgent ta chaîne.
— Mes ailes poussent en prison.
— Contre toi l'Église aussi gronde.
— A son encens j'aurai mon tour.
— Les rois te bannissent du monde.
— Je me cacherai dans leur cour.

Mais soudain quel affreux carnage !
Partout du sang ! partout la mort !
La discipline ôte au courage
Le prix d'un héroïque effort.
C'est en vain. Plus forte et plus calme,
L'Idée, embrassant un tombeau,
Aux vaincus décerne une palme
Et s'envole avec leur drapeau.

XLVII

LE VIOLON BRISÉ

Viens, mon chien, viens, ma pauvre bête ;
Mange malgré mon désespoir.
Il me reste un gâteau de fête ;
Demain nous aurons du pain noir.

Les étrangers vainqueurs par ruse,
M'ont dit hier dans ce vallon :
" Fais nous danser ! " Moi, je refuse ;
L'un d'eux brise mon violon.

C'était l'orchestre du village.
Plus de fêtes ! plus d'heureux jours !
Qui fera danser sous l'ombrage ?
Qui réveillera les Amours ?

Sa corde vivement pressée,
Dès l'aurore d'un jour bien doux,
Annonçait à la fiancée
Le cortège du jeune époux.

Aux curés qui l'osaient entendre
Nos danses causaient moins d'effroi.
La gaîté qu'il savait répandre
Eût déridé le front d'un roi.

S'il préluda, dans notre gloire,
Aux chants qu'elle nous inspirait,
Sur lui jamais pouvais-je croire
Que l'étranger se vengerait ?

Viens, mon chien, viens, ma pauvre bête ;
Mange malgré mon désespoir.
Il me reste un gâteau de fête ;
Demain nous aurons du pain noir.

Combien sous l'orme ou dans la grange
Le dimanche va sembler long !
Dieu bénira-t-il la vendange
Qu'on ouvrira sans violon ?

Il délassait des longs ouvrages,
Du pauvre étourdissait les maux ;
Des grands, des impôts, des orages,
Lui seul consolait nos hameaux.

Les haines, il les faisait taire ;
Les pleurs amers, il les séchait.
Jamais sceptre n'a fait sur terre
Autant de bien que mon archet.

Mais l'ennemi qu'il faut qu'on chasse
M'a rendu le courage aisé.
Qu'en mes mains un mousquet remplace
Le violon qu'il a brisé.

Tant d'amis dont je me sépare
Diront un jour, si je péris :
Il n'a point voulu qu'un barbare
Dansât gaîment sur nos débris.

Viens, mon chien, viens, ma pauvre bête ;
Mange malgré mon désespoir.
Il me reste un gâteau de fête ;
Demain nous aurons du pain noir.

XLVIII

LES SOUVENIRS DU PEUPLE

On parlera de sa gloire
Sous le chaume bien longtemps.
L'humble toit, dans cinquante ans,
Ne connaîtra plus d'autre histoire.
Là viendront les villageois
Dire alors à quelque vieille :
Par des récits d'autrefois,
Mère, abrégez notre veille.
Bien, dit-on, qu'il nous ait nui,
Le peuple encor le révère,
Oui, le révère.
Parlez-nous de lui, grand'mère ;
Parlez-nous de lui. (*Bis.*)

Mes enfants, dans ce village,
Suivi de rois, il passa.
Voilà bien longtemps de ça :
Je venais d'entrer en ménage.
A pied grimpant le coteau
Où pour voir je m'étais mise,

Il avait petit chapeau
Avec redingote grise.
Près de lui je me troublai ;
Il me dit : Bonjour, ma chère,
Bonjour, ma chère.
— Il vous a parlé, grand'mère !
Il vous a parlé !

L'an d'après, moi, pauvre femme,
A Paris étant un jour,
Je le vis avec sa cour :
Il se rendait à Notre-Dame.
Tous les cœurs étaient contents ;
On admirait son cortège.
Chacun disait : Quel beau temps !
Le ciel toujours le protège.
Son sourire était bien doux ;
D'un fils Dieu le rendait père,
Le rendait père.
— Quel beau jour pour vous, grand'mère !
Quel beau jour pour vous !

Mais, quand la pauvre Champagne
Fut en proie aux étrangers,
Lui, bravant tous les dangers,
Semblait seul tenir la campagne.
Un soir, tout comme aujourd'hui,
J'entends frapper à la porte ;
J'ouvre. Bon Dieu ! c'était lui,
Suivi d'une faible escorte.

Il s'asseoit où me voilà,
S'écriant : Oh ! quelle guerre !
Oh ! quelle guerre !
— Il s'est assis là, grand'mère !
Il s'est assis là !

J'ai faim, dit-il ; et bien vite
Je sers piquette et pain bis ;
Puis il sèche ses habits,
Même à dormir le feu l'invite.
Au réveil, voyant mes pleurs,
Il me dit : Bonne espérance !
Je cours de tous ses malheurs
Sous Paris venger la France.
Il part ; et, comme un trésor,
J'ai depuis gardé son verre,
Gardé son verre.
— Vous l'avez encor, grand'mère !
Vous l'avez encor !

Le voici. Mais à sa perte
Le héros fut entraîné.
Lui, qu'un pape a couronné,
Est mort dans une île déserte.
Longtemps aucun ne l'a cru ;
On disait : Il va paraître.
Par mer il est accouru ;
L'étranger va voir son maître.

Quand d'erreur on nous tira,
Ma douleur fut bien amère !
Fut bien amère !
— Dieu vous bénira, grand'mère,
Dieu vous bénira.

XLIX

LE VIEUX CAPORAL

En avant ! partez, camarades,
L'arme au bras, le fusil chargé.
J'ai ma pipe et vos embrassades ;
Venez me donner mon congé.
J'eus tort de vieillir au service ;
Mais pour vous tous, jeunes soldats,
J'étais un père à l'exercice. (*Bis.*)
Conscrits, au pas ;
Ne pleurez pas,
Ne pleurez pas ;
Marchez au pas,
Au pas, au pas, au pas, au pas !

Un morveux d'officier m'outrage ;
Je lui fends ! . . . Il vient d'en guérir,
On me condamne, c'est l'usage :
Le vieux caporal doit mourir.
Poussé d'humeur et de rogomme,
Rien n'a pu retenir mon bras.
Puis, moi, j'ai servi le grand homme.
Conscrits, au pas ;
Ne pleurez pas,

Ne pleurez pas ;
Marchez au pas,
Au pas, au pas, au pas, au pas !

Conscrits, vous ne troquerez guères
Bras ou jambe contre une croix.
J'ai gagné la mienne à ces guerres
Où nous bousculions tous les rois.
Chacun de vous payait à boire
Quand je racontais nos combats.
Ce que c'est pourtant que la gloire !
Conscrits, au pas ;
Ne pleurez pas,
Ne pleurez pas ;
Marchez au pas,
Au pas, au pas, au pas, au pas !

Robert, enfant de mon village,
Retourne garder tes moutons.
Tiens, de ces jardins vois l'ombrage :
Avril fleurit mieux nos cantons.
Dans nos bois, souvent dès l'aurore
J'ai déniché de frais appas . . .
Bon Dieu ! ma mère existe encore !
Conscrits, au pas ;
Ne pleurez pas,
Ne pleurez pas ;
Marchez au pas,
Au pas, au pas, au pas, au pas !

Qui là-bas sanglote et regarde ?
Eh ! c'est la veuve du tambour.
En Russie, à l'arrière-garde,
J'ai porté son fils nuit et jour.
Comme le père, enfant et femme
Sans moi restaient sous les frimas.
Elle va prier pour mon âme.
Conscrits, au pas ;
Ne pleurez pas,
Ne pleurez pas ;
Marchez au pas,
Au pas, au pas, au pas, au pas !

Morbleu ! ma pipe s'est éteinte.
Non, pas encore . . . Allons, tant mieux
Nous allons entrer dans l'enceinte ;
Çà, ne me bandez pas les yeux.
Mes amis, fâché de la peine ;
Surtout ne tirez point trop bas ;
Et qu'au pays Dieu vous ramène !
Conscrits, au pas ;
Ne pleurez pas,
Ne pleurez pas ;
Marchez au pas,
Au pas, au pas, au pas, au pas !

L

LES ENFANTS DE LA FRANCE

1819

Reine du monde, ô France ! ô ma patrie !
Soulève enfin ton front cicatrisé.
Sans qu'à tes yeux leur gloire en soit flétrie,
De tes enfants l'étendard s'est brisé. (*Bis.*)
Quand la Fortune outrageait leur vaillance,
Quand de tes mains tombait ton sceptre d'or,
Tes ennemis disaient encor :
Honneur aux enfants de la France ! (*Bis.*)

De tes grandeurs tu sus te faire absoudre,
France, et ton nom triomphe des revers.
Tu peux tomber, mais c'est comme la foudre
Qui se relève et gronde au haut des airs
Le Rhin aux bords ravis à ta puissance
Porte à regret le tribut de ses eaux ;
Il crie au fond de ses roseaux :
Honneur aux enfants de la France !

Pour effacer des coursiers du Barbare
Les pas empreints dans tes champs profanés,

Jamais le ciel te fut-il moins avare ?
D'épis nombreux vois ces champs couronnés
D'un vol fameux [1] prompts à venger l'offense,
Vois les beaux-arts, consolant leurs autels,
Y graver en traits immortels :
Honneur aux enfants de la France !

Prête l'oreille aux accents de l'histoire :
Quel peuple ancien devant toi n'a tremblé ?
Quel nouveau peuple, envieux de ta gloire,
Ne fut cent fois de ta gloire accablé ?
En vain l'Anglais a mis dans la balance
L'or que pour vaincre ont mendié les rois ;
Des siècles entends-tu la voix ?
Honneur aux enfants de la France !

Dieu, qui punit le tyran et l'esclave,
Veut te voir libre, et libre pour toujours,
Que tes plaisirs ne soient plus une entrave :
La Liberté doit sourire aux amours.
Prends son flambeau, laisse dormir sa lance :
Instruis le monde, et cent peuples divers
Chanteront en brisant leurs fers :
Honneur aux enfants de la France !

Relève-toi, France, reine du monde !
Tu vas cueillir les lauriers les plus beaux.
Oui, d'âge en âge une palme féconde
Doit de tes fils protéger les tombeaux.

[1] La spoliation du Musée.

Que près du mien, telle est mon espérance,
Pour la patrie admirant mon amour,
Le voyageur répète un jour :
Honneur aux enfants de la France !

LI

LE VIEUX SERGENT

Près du rouet de sa fille chérie
Le vieux sergent se distrait de ses maux,
Et, d'une main que la balle a meurtrie,
Berce en riant deux petits-fils jumeaux.
Assis tranquille au seuil du toit champêtre,
Son seul refuge après tant de combats,
Il dit parfois : " Ce n'est pas tout de naître ;
Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas ! "

Mais qu'entend-il ? le tambour qui résonne :
Il voit au loin passer un bataillon.
Le sang remonte à son front qui grisonne ;
Le vieux coursier a senti l'aiguillon.
Hélas ! soudain, tristement il s'écrie.
" C'est un drapeau que je ne connais pas.
Ah ! si jamais vous vengez la patrie,
Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas ! "

" Qui nous rendra, dit cet homme héroïque,
Aux bords du Rhin, à Jemmape, à Fleurus,
Ces paysans, fils de la République,
Sur la frontière à sa voix accourus ?

Pieds nus, sans pain, sourds aux lâches alarmes,
Tous à la gloire allaient du même pas.
Le Rhin lui seul peut retremper nos armes.
Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas !"

" De quel éclat brillaient dans la bataille
Ces habits bleus par la Victoire usés !
La Liberté mêlait à la mitraille
Des fers rompus et des sceptres brisés.
Les nations, reines par nos conquêtes,
Ceignaient de fleurs le front de nos soldats.
Heureux celui qui mourut dans ces fêtes !
Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas !

" Tant de vertu trop tôt fut obscurcie.
Pour s'anoblir nos chefs sortent des rangs ;
Par la cartouche encor toute noircie
Leur bouche est prête à flatter les tyrans.
La Liberté déserte avec ses armes ;
D'un trône à l'autre ils vont offrir leurs bras ;
A notre gloire on mesure nos larmes.
Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas !"

Sa fille alors, interrompant sa plainte,
Tout en filant lui chante à demi-voix
Ces airs proscrits qui, les frappant de crainte,
Ont en sursaut réveillé tous les rois.
" Peuple, à ton tour que ces chants te réveillent :
Il en est temps !" dit-il aussi tout bas.
Puis il répète à ses fils qui sommeillent :
" Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas !"

LII

LE CHEVAL ARABE

Mon beau cheval, oui, je viens de te vendre,
Moi, pauvre et jeune, officier sans crédit,
A ce vieux juif qui va venir te prendre !
Oh ! du destin c'est moi qui suis maudit !
Contre un peu d'or, hélas ! c'est pour ma mère,
C'est pour mes sœurs que je vais t'échanger.
De mon chagrin si tu pouvais juger,
Tu pleurerais comme un coursier d'Homère.
Mon bel arabe, adieu ! Sans toi, demain, } *Bis.*
Ma noble mère irait tendre la main. }

Mère adorée ! ah ! relisons sa lettre :
" Napoléon, nous qui faisions le bien,
De notre toit le ciel vient de permettre
Qu'on nous proscrive, et nous n'avons plus rien.
Songe aux tourments qu'en secret je dévore ;
Pense à tes sœurs' à tes frères, a moi.
Matin et soir nous prions Dieu pour toi.
S'il te bénit il nous protège encore." [1]

[1] En 1793 Mme Lætitia fut obligée, avec toute sa famille, de fuir la Corse, où le parti français avait le dessous ; elle se réfugia à Marseille dans un grand état de gêne, quoi qu'en aient dit quelques-uns de ses enfants, qui, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, ne pensaient pas comme celui qui

Mon bel arabe, adieu ! Sans toi, demain,
Ma noble mère irait tendre la main.

Je t'achetai sur le port de Marseille,
D'un Levantin qui se promenait là.
Ton dos cambré, ton inquiète oreille,
Ton œil de feu, tout pour toi me parla.
Aux Mamelouks, cavaliers intrépides,
Des cheiks du Nil t'auront sans doute offert ;
Ou, compagnon des chameaux du désert,
Tu reposas aux pieds des Pyramides.
Mon bel arabe, adieu ! Sans toi, demain,
Ma noble mère irait tendre la main.

En te montant, que j'ai l'âme saisie
Du grand projet qui m'occupe toujours !
Cherchons, me dis-je, oui, cherchons, en Asie
La gloire, un rang, des combats, des amours.
Où Bagdad rampe, où régna Babylone,
Même aujourd'hui le plus simple officier
Peut dire encor, n'eût-il que son coursier :
Tyran, à moi ta sultane et ton trône !
Mon bel arabe, adieu ! Sans toi, demain,
Ma noble mère irait tendre la main.

Que Dieu me donne un monde par la guerre,
J'en ferai part à mes frères chéris :
Sous mon soleil ton pied fera de terre
Surgir des rois à mes sœurs pour maris.

---

fonda leur fortune. Napoléon ne fit jamais mystère de ses temps de pauvreté.

Je veux un règne à faire oublier Rome,
Dût-il finir par d'éclatants malheurs.
Ah ! je suis sûr qu'en me donnant des pleurs,
Le peuple alors s'écrîrait : Le pauvre homme !
Mon bel arabe, adieu ! Sans toi, demain,
Ma noble mère irait tendre la main.

Tu hâterais ma course triomphale ;
Et je te vends quand l'Europe prend feu.
Notre Alexandre a vendu Bucéphale,
Diront ces chefs que je flatte si peu.
Mais vont s'ouvrir bien des routes nouvelles ;
L'antique France a tremblé sous mes pas.
Pour me porter où d'autres n'iront pas,
A ton défaut je sens que j'ai des ailes.
Mon bel arabe, adieu ! Sans toi, demain,
Ma noble mère irait tendre la main.

Moment fatal ! Le juif est à la porte.
Ah ! qu'il te trouve un maître plus heureux.
Ma mère attend tout l'argent qu'il m'apporte,
Pour abriter ses enfants si nombreux.
Séparons-nous ; mais, va, tu peux m'en croire,
Si quelque jour, devenu général,
Je te rencontre, ô vaillant animal !
Je te rachète au prix d'une victoire.
Mon bel arabe adieu ! Sans toi, demain,
Ma noble mère irait tendre la main.

LIII

LE VIEUX DRAPEAU

1820

De mes vieux compagnons de gloire
Je viens de me voir entouré ;
Nos souvenirs m'ont enivré,
Le vin m'a rendu la mémoire.
Fier de mes exploits et des leurs,
J'ai mon drapeau dans ma chaumière.
Quand secoûrai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs ?

Il est caché sous l'humble paille
Où je dors pauvre et mutilé,
Lui qui, sûr de vaincre, a volé
Vingt ans de bataille en bataille !
Chargé de lauriers et de fleurs,
Il brilla sur l'Europe entière.
Quand secoûrai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs ?

Ce drapeau payait à la France
Tout le sang qu'il nous a coûté.

Sur le sein de la Liberté
Nos fils jouaient avec sa lance.
Qu'il prouve encore aux oppresseurs
Combien la gloire est roturière.
Quand secoûrai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs ?

Son aigle est resté dans la poudre,
Fatigué de lointains exploits.
Rendons-lui le coq des Gaulois ;
Il sut aussi lancer la foudre.
La France, oubliant ses douleurs,
Le rebénira, libre et fière.
Quand secoûrai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs ?

Las d'errer avec la Victoire,
Des lois il deviendra l'appui.
Chaque soldat fut, grâce à lui,
Citoyen aux bords de la Loire.
Seul il peut voiler nos malheurs ;
Déployons-le sur la frontière.
Quand secoûrai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs ?

Mais il est là près de mes armes ;
Un instant osons l'entrevoir.
Viens, mon drapeau ! viens, mon espoir !
C'est à toi d'essuyer mes larmes.

D'un guerrier qui verse des pleurs
Le Ciel entendra la prière :
Oui, je secoûrai la poussière
Qui ternit tes nobles couleurs.

LIV

ADIEU, CHANSONS !

Pour rajeunir les fleurs de mon trophée,
Naguère encor, tendre, docte ou railleur,
J'allais chanter, quand m'apparut la fée
Qui me berça chez le bon vieux tailleur.
" L'hiver, dit-elle, a soufflé sur ta tête :
Cherche un abri pour tes soirs longs et froids.
Vingt ans de lutte ont épuisé ta voix,
Qui n'a chanté qu'au bruit de la tempête."
Adieu, chansons ! mon front chauve est ridé.
L'oiseau se tait ; l'aquilon a grondé.

" Ces jours sont loin, poursuit-elle, où ton âme
Comme un clavier modulait tous les airs ;
Où la gaîté, vive et rapide flamme,
Au ciel obscur prodiguait ses éclairs.
Plus rétréci, l'horizon devient sombre ;
Des gais amis le long rire a cessé.
Combien là-bas déjà t'ont devancé !
Lisette même, hélas ! n'est plus qu'une ombre."
Adieu, chansons ! mon front chauve est ridé.
L'oiseau se tait ; l'aquilon a grondé.

" Bénis ton sort. Par toi la poésie
A d'un grand peuple ému les derniers rangs.
Le chant qui vole à l'oreille saisie
Souffla tes vers même aux plus ignorants.
Vos orateurs parlent à qui sait lire ;
Toi, conspirant tout haut contre les rois,
Tu marias, pour ameuter les voix,
Des airs de vielle aux accents de la lyre."
Adieu, chansons, mon front chauve est ridé.
L'oiseau se tait ; l'aquilon a grondé.

" Tes traits aigus lancés au trône même,
En retombant aussitôt ramassés,
De près, de loin, par le peuple qui t'aime,
Volaient en chœur jusqu'au but relancés.
Puis, quand ce trône ose brandir son foudre,
De vieux fusils l'abattent en trois jours.
Pour tous les coups tirés dans son velours,
Combien ta Muse a fabriqué de poudre ! "
Adieu, chansons ! mon front chauve est ridé.
L'oiseau se tait ; l'aquilon a grondé.

" Ta part est belle à ces grandes journées,
Où du butin tu détournas les yeux.
Leur souvenir, couronnant tes années,
Te suffira si tu sais être vieux.
Aux jeunes gens racontes-en l'histoire ;
Guide leur nef ; instruit-les de l'écueil ;
Et de la France un jour font-ils l'orgueil,
Va réchauffer ta vieillesse à leur gloire."

Adieu, chansons ! mon front chauve est ridé.
L'oiseau se tait ; l'aquilon a grondé.

Ma bonne fée, au seuil du pauvre barde,
Oui, vous sonnez la retraite à propos.
Pour compagnon, bientôt, dans ma mansarde,
J'aurai l'oubli, père et fils du repos.
Mais à ma mort, témoins de notre lutte,
De vieux Français se diront, l'œil mouillé :
Au ciel, un soir, cette étoile a brillé ;
Dieu l'éteignit longtemps avant sa chute.
Adieu, chansons ! mon front chauve est ridé.
L'oiseau se tait ; l'aquilon a grondé.

LV

ADIEU !

France, je meurs, je meurs ; tout me l'annonce,
Mère adorée, adieu. Que ton saint nom
Soit le dernier que ma bouche prononce.
Aucun Français t'aima-t-il plus ? Oh ! non.
Je t'ai chantée avant de savoir lire,
Et, quand la Mort me tient sous son épieu,
En te chantant mon dernier souffle expire.
A tant d'amour donne une larme. Adieu !

Lorsque dix rois, dans leur triomphe impie
Poussaient leurs chars sur ton corps mutilé,
De leurs bandeaux j'ai fait de la charpie
Pour ta blessure, où mon baume a coulé.
Le ciel rendit ta ruine féconde ;
De te bénir les siècles auront lieu ;
Car ta pensée ensemence le monde.
L'Égalité fera sa gerbe. Adieu!

Demi-couché je me vois dans la tombe.
Ah ! viens en aide à tous ceux que j'aimais.
Tu le dois, France, à la pauvre colombe
Qui dans ton champ ne butina jamais.

Pour qu'à tes fils arrive ma prière,
Lorsque dêjà j'entends la voix de Dieu,
De mon tombeau j'ai soutenu la pierre.
Mon bras se lasse ; elle retombe. Adieu !

LVI

LE CHAMP D'ASILE

(Août 1818)

Air *de la romance de Bélisaire.* (Par Garat.)

Un chef de bannis courageux,
Implorant un lointain asile,
A des sauvages ombrageux
Disait : " L'Europe nous exile.
Heureux enfants de ces forêts,
De nos maux apprenez l'histoire :
Sauvages ! nous sommes Français !
Prenez pitié de notre gloire.

" Elle épouvante encor les rois,
Et nous bannit des humbles chaumes
D'où, sortis pour venger nos droits,
Nous avions dompté vingt royaumes.
Nous courions conquérir la Paix
Qui fuyait devant la Victoire.
Sauvages ! nous sommes Français !
Prenez pitié de notre gloire.

" Dans l'Inde, Albion a tremblé,
Quand, de nos soldats intrépides,

Les chants d'allégresse ont troublé
Les vieux échos des Pyramides.
Les siècles, pour tant de hauts faits,
N'auront point assez de mémoire.
Sauvages ! nous sommes Français !
Prenez pitié de notre gloire.

" Un homme enfin sort de nos rangs ;
Il dit : ' Je suis le Dieu du monde.'
L'on voit soudain les rois errants
Conjurer sa foudre qui gronde.
De loin saluant son palais,
A ce dieu seul ils semblaient croire.
Sauvages ! nous sommes Français !
Prenez pitié de notre gloire.

" Mais il tombe : et nous, vieux soldats,
Qui suivions un compagnon d'armes,
Nous voguons jusqu'en vos climats,
Pleurant la patrie et ses charmes.
Qu'elle se relève à jamais
Du grand naufrage de la Loire !
Sauvages ! nous sommes Français !
Prenez pitié de notre gloire."

Il se tait. Un sauvage alors
Répond : " Dieu calme les orages.
Guerriers, partagez nos trsors,
Ces champs, ces fleuves, ces ombrages.

Gravons sur l'arbre de la Paix
Ces mots d'un fils de la Victoire :
Sauvages ! nous sommes Français !
Prenez pitié de notre gloire."

Le Champ d'Asile est consacré ;
Élevez-vous, cité nouvelle !
Soyez-nous un port assuré
Contre la fortune infidèle.
Peut-être aussi des plus hauts faits
Nos fils, vous racontant l'histoire,
Vous diront : Nous sommes Français !
Prenez pitié de notre gloire.

LVII

LES DEUX COUSINS

OU LETTRE D'UN PETIT ROI A UN PETIT DUC

AIR : *Ah ! daignez m'épargner le reste*

SALUT ! petit cousin germain ;
D'un lieu d'exil j'ose t'écrire.
La Fortune te tend la main :
Ta naissance l'a fait sourire.
Mon premier jour aussi fut beau :
Point de Français qui n'en convienne.
Les rois m'adoraient au berceau,
Et cependant je suis à Vienne !

Je fus bercé par tes faiseurs
De vers, de chansons, de poëmes :
Ils sont, comme les confiseurs,
Partisans de tous les baptêmes.
Les eaux d'un fleuve bien mondain
Vont laver ton âme chrétienne :
On m'offrit de l'eau du Jourdain,
Et cependant je suis à Vienne !

Ces juges, ces pairs avilis
Qui te prédisent des merveilles,

De mon temps juraient que les lis
Seraient le butin des abeilles.
Parmi les nobles détracteurs
De toute vertu plébéienne,
Ma nourrice avait des flatteurs,
Et cependant je suis à Vienne !

Sur des lauriers je me couchais ;
La pourpre seule t'environne.
Des sceptres étaient mes hochets ;
Mon bourlet fut une couronne.
Méchant bourlet ! puisqu'un faux pas
Même au Saint-Père ôtait la sienne.
Mais j'avais pour moi nos prélats,
Et cependant je suis à Vienne !

Quant aux maréchaux, je crois peu
Que du monde ils t'ouvrent l'entrée ;
Ils préfèrent, au cordon bleu,
De l'honneur l'étoile sacrée.
Mon père, à leur beau dévoûment,
Livra sa fortune et la mienne :
Ils auront tenu leur serment,
Et cependant je suis à Vienne !

Près du trône si tu grandis,
Si je végète sans puissance,
Confonds ces courtisans maudits,
En leur rappelant ma naissance

Dis-leur : " Je puis avoir mon tour,
De mon cousin qu'il vous souvienne.
Vous lui promettiez votre amour,
Et cependant il est à Vienne ! "

LVIII

NOTRE COQ

PAR JACQUES DUBUISSON

SERGENT AUX CHASSEURS D'AFRIQUE

AIR : *Madelon s'en fut à Rome, tonderontaine*

Notre coq, d'humeur active,
Las d'Alger, s'écrie : Il faut
Que jusqu'au bon Dieu j'arrive,
Pour voir s'il s'endort là-haut.
J'ai réponse à tout qui-vive.
Co, co, coquerico !
France, remets ton shako.
Coquerico, coquerico !

Oui, jusqu'au ciel je m'envole,
Sans permis des généraux.
Heureux si mon chant racole
Des âmes de vieux héros !
De leur gloire je raffole.
Co, co, coquerico !
France, remets ton shako.
Coquerico, coquerico !

Que ces étoiles sont belles !
Et les cieux, comme ils sont grands !
Ces planètes seraient-elles
Un bon mets de conquérants ?
Qu'à nos gens poussent des ailes !
Co, co, coquerico !
France, remets ton shako.
Coquerico, coquerico !

Dans Vénus j'entre à la brune ;
Mars m'attire à ses tambours.
Chez Mercure, la Fortune
Gave butors [1] et vautours.
Que d'avocats dans la lune !
Co, co, coquerico !
France, remets ton shako.
Coquerico, coquerico !

Du soleil je fends la voûte ;
Dieu ! l'Empereur m'apparaît !
" Tu veux un guide, sans doute ?
Tiens, dit-il, mon aigle est prêt :
Du ciel il connaît la route."
Co, co, coquerico !
France, remets ton shako.
Coquerico, coquerico !

Nous partons, et dans nos traites,
L'aigle se plait à conter
Batailles, siéges, retraites ;
Si bien que, pour l'écouter,

[1] *Butors*, oiseaux de proie.

S'arrêtent plusieurs comètes.
Co, co, coquerico !
France, remets ton shako.
Coquerico, coquerico.

Vient un parfum qui nous flatte ;
" Au Paradis nous voilà,"
Dit l'aigle ; " à la porte gratte :
Mon père, quittons-nous là.
Adieu, serrons-nous la patte."
Co, co, coquerico !
France, remets ton shako.
Coquerico, coquerico !

Qui fume à cette fenêtre ?
C'est saint Pierre. Il me dit : " Coq,
Aucun des tiens ne pénètre
Chez nous que pour pendre au croc.
Vos chants m'ont trop fait connaître."
Co, co, coquerico !
France, remets ton shako.
Coquerico, coquerico !

Passe un ange qui raconte
Le refus du vieux commis.
" Cours, dit le bon Dieu ; qu'il monte,
Ce coq est de mes amis."
J'entre, et Pierre en meurt de honte.
Co, co, coquerico !
France, remets ton shako.
Coquerico, coquerico !

"Mange et bois dans mon aiguière,"
Dit le bon Dieu, fort à point.
"Çà ! parmi vos gens de guerre,
De moi ne médit-on point ?
—De vous ils ne parlent guère."
Co, co, coquerico !
France, remets ton shako.
Coquerico, coquerico !

Mais quoi ! le bon Dieu se fâche !
"Coq, ne désertes-tu pas ?
—Corbleu ! suis-je donc un lâche !
—Non : mais retourne là-bas ;
Tu n'as point fini ta tâche."
Co, co, coquerico !
France, remets ton shako.
Coquerico, coquerico !

Sous le drapeau tricolore
Va réchauffer cœurs et bras :
De vous j'ai besoin encore.
Coq, bientôt tu chanteras
Le réveil avant l'aurore."
Co, co, coquerico !
France, remets ton shako.
Coquerico, coquerico !

L'oiseau, prompt comme la foudre,
Rentre au quartier général,
Disant : "L'on en va découdre ;
Dieu fait seller cheval ;

Les anges font de la poudre."
Co, co, coquerico !
France, remets ton shako.
Coquerico, coquerico !

De ce récit véridique,
C'est moi, Jacques Dubuisson,
Sergent aux chasseurs d'Afrique,
Qui composai la chanson :
Apprenez-en la musique.
Co, co, coquerico !
France, remets ton shako.
Coquerico, coquerico !

LXIX

L'AIGLE ET L'ÉTOILE

À son étoile, à travers un nuage,
L'aigle s'adresse : On manque d'air ici,
Cette île d'Elbe est une étroite cage.
Paris m'attend ; qu'il dise : Le voici !
Brille et je pars. On manque d'air ici.

Reprends l'éclat des jours de ma jeunesse,
Lorsque le ciel n'écoutait que ma voix ;
Lorsqu'un grand peuple, ivre de mon ivresse,
Riait vainqueur au nez de tout les rois.
Le ciel encore doit écouter ma voix.

Mais à ton feu ma foudre se renflamme ;
Oui, tu renais. De clocher en clocher,
Je vais voler jusqu'aux tours Notre Dâme.
Que le drapeau qui dort sur ce rocher.
Vole avec moi de clocher en clocher.

L'aigle fend l'air. Le peuple qui l'appelle,
Le voit de lion : Français, séchons nos pleurs.
C'est lui, c'est lui ! que son étoile est belle !
Il nous revient quand renaissent les fleurs.
Aigle du ciel, tu vas sécher nos pleurs.

Salut, salut ! Notre amour te seconde.
Enfants bonjour ! leur dit l'aigle en passant.
Soldats bourgeois, paysans, tout un monde
Lui crie : A toi nos biens et notre sang !
Bonjours, bonjours ! leur dit l'aigle en passant !

De son étoile, alors plus éclatante,
Le cours rapide éblouit tout Paris ;
Pour le vingt mars, la foule, dans l'attente.
Mêle à ses vœux des souvenirs chéris.[1]
L'étoile heureuse éblouit tout Paris.

Rois alliés, que faites-vous dans Vienne ?
Tous sont au bal après quinze ans de deuil,[2]
Ne craignant plus que d'un coup d'aile il vienne
Éteindre encor leur joie et leur orgueil.
Ils dansent tous après quinze ans de deuil.

Mais sur leur front éclate la nouvelle :
Il revient ! Dieu ! Pâlissent tous les rois.
En vain l'orchestre au plaisir les appelle :
Sur les divans ils retombent sans voix.
Dieu ! que ce bal a vu pâlir de rois !

Pourtant on rêve encore aux Tuileries ;
Mais l'aigle frappe aux vitraux du palais.
Tout tremble alors, princes, grandeurs, pairies ;
Fuyons à Lille ; oui, fuyons à Calais.
Il frappe, il frappe aux vitraux du palais.

[1] Anniversaire de la naissance du roi de Rome.

[2] C'est en effet pendant un bal de rois que se repandit à Vienne la nouvelle du retour de Napoléon.

Le vieux Louis se dit : J'arrive à peine :
A peine a-t-on dételé mes chevaux,
Que dans l'exil il faut qu'on me remmène
Tendre la main à des secours nouveaux.
A peine a-t-on dételé mes chevaux.

Du trône enfin les rois savent descendre.
Ce prince est vieux ; peuple compatissant.
Dût-il rentrer dans nos villes en cendre,
Les pieds rougis du plus pur de ton sang,
Laisse-le fuir, peuple compatissant.

L'aigle en triomphe a ressaisi son aire.
Mais quoi ! soudain son étoile a pâli.
Pour lui déjà s'alourdit le tonnerre,
Et dans sa gloire il semble enseveli.
Malheur ! malheur ! son étoile a pâli.

Cent jours passés, un Anglais sous sa voile
Voit tout sanglant tomber l'aigle abattu.
Le doigt de Dieu vient d'éteindre l'étoile ;
N'espère enfin, peuple, qu'en ta vertu.
L'étoile meurt, l'aigle tombe abattu.

NOTES

NOTES

XVII. Le Vilain (1)

Cf. le livre de Monsieur Michel Breuil "De la particule dite nobiliaire."

XXXIII. Conseils aux Belges

En septembre 1830 les Belges dirigés par des hommes de tous les partis s'étaient séparés avec violence de Guillaume IV, roi des Pays Bas, les assemblées provisoires procédent toujours comme si elles devaient être éternelles. Le gouvernement à qui les Belges avaient donné mission d'établir une constitution et de leur trouver un roi, n'allait pas vite en besogne, obligé qu'il était de mènager les susceptibilités en présence.

Trois candidats briguaient la couronne de Belgique :

Le ducde Nemours (le deuxième fils de Louis Philippe), un homme de grand cœur et de beaucoup d'esprit.

Le duc de Leuchtenberg, fils du Prince Eugène de Beauharnais.

Enfin le prince Leopold de Saxe Cobourg. Ce dernier n'était ni tout à fait Anglais, ni tout à fait Allemand ; il ralliait par suite les suffrages de ceux qui ne voulaient pas d'un roi à tendances trop précises.

XXXIV. Le feu du Prisonnier

Dans cette pièce Béranger fait allusion à la chanson de Mr Petit-Senn intitulée " Appel d'un Suisse à Béranger " et " à une autre chanson aussi génevoise."

XL. Le Convoi de David (1)

Béranger n'a jamais laissé se commettre une injustice sans protester tout aussitôt au nom du droit ; et peu lui importait qui l'avait violé. Dans cette pièce d'une genéreuse inspiration, le poète blâme le gouvernement qui a frappé le peintre "du plus grand de tous les soldats." David, le peintre du Sacre, était mort le 29 décembre 1825 à Bruxelles et ses enfants ne purent obtenir la permission de ramener ses restes en France.

XLI. Le Tombeau de Manuel (1)

Manuel fut républicain sous la Restauration à une époque où la politique libérale rapportait tant et plus de la prison. Volontaire en 1792, il fait la campagne d'Italie, puis, lorsque la Patrie n'est plus en danger, il s'inscrit au barreau d'Aix où il se crée rapidement une place prépondérante. Élu représentant par l'arrondissement de Barcellonette après Waterloo, il ne craint pas de plaider devant une chambre hostile ou pour le moins génée la cause de Napoléon II. Député de Vendée en 1818, réélu en 1823 par les Sables d'Olonne sa parole ardente et courageuse l'impose comme chef de parti, il proteste avec la dernière fougue contre l'Expédition d'Espagne (1823) se fait expulser de la chambre par les troupes du Vicomte de Foucault pour avoir dit de Louis XVIII qu'il n'était que l'agent des puissances étrangères et qu'il était venu en France à la queue d'un million cinq mille baïonettes.

Manuel ne passe pas aux élections de 1824 et meurt peu d'années après au chateau de Maisons, où il s'est rétiré à la prière de Laffite, le banquier philantrope. Ses funerailles furent magnifiques et malgré les efforts du gouvernement pour contrarier l'hommage que la foule

comptait apporter au grand libéral et à l'ami de Béranger, cent cinquante mille personnes conduites par Lafayette suivirent le cortège funèbre.

XLIX. Le Vieux Caporal

Les vieux soldats de la Révolution et du Premier Empire, qui avaient conquis péniblement leurs grades s'entendaient difficilement avec des officiers beaucoup trop jeunes qui n'avaient jamais vu le feu.

ECRITS À CONSULTER

Vie de Béranger . . .	*Paul Boiteau.*
Béranger et son Temps . .	*Jules Janin.*
Cours familier de littérature, IV .	*Lamartine.*
Causeries du Lundi : Tome II .	*Sainte Beuve.*
Béranger	*Jules Claretie.*
Questions Contemporaines . .	*Ernest Renan.*
Mémoires d'outre Tombe, volumes 4, 5, 6	*Chateaubriand.*
Journal des Goncourt . . .	
Nouveaux Portraits Littéraires : Tome premier	*Gustave Planche.*
Béranger, ses amis, ses ennemis et ses critiques	*Arthur Arnoult.*
Une étoile filante Beranger . .	*Eugène Pelletan.*
Bibliographie Napoléonienne . .	*Lumbroso.*
Béranger et ses chansons . .	*Joseph Bernard.*
Mémoires sur Béranger . .	*Savinien Lapointe.*
Hortense Allart de Méritens . .	*Léon Séché.*
Souvenirs d'un Parisien : Tome II .	*Henry Bouché.*
Béranger et la Légende Napoléonienne	*Jules Garson.*
La Littérature Française de 1830 à 1848 (*Revue des Deux Mondes*, 1er mai 1855) . . .	*Gustave Planche.*
Les Odeurs de Paris . . .	*Louis Veuillot.*
Mélanges Religieux . . .	*Louis Veuillot.*
Poètes et romanciers . . .	*Caro.*
Nouvelles Causeries Littéraires .	*Armand de Pontmartin.*

Nos Morts Contemporains . .	*Montegut.*
Les Confessions : Tome IV . .	*Arsène Houssaye.*
Portraits de maîtres . . .	*Em. Des Essarts.*
60 ans de souvenirs . . .	*E. Legouvé.*
Impressions Littéraires . .	*Ratisbonne.*
Portraits contemporains . .	*Ste Beuve.*
Mémoires : Tome I . . .	*Ph. Chasles.*
Béranger	*Leconte de Lisle.*
The Maclise portrait gallery . .	*Maclise et W. Maginn*

BIBLIOGRAPHIE

Pièrre-Jean De Béranger, né 1780, mort 1857.

Chansons, 1811, Les marchands de nouveautés.

Chansons Morales et autres, *novembre* 1815, chez Eymery.

Ce recueil fut réimprimé par Firmin Didot en 1821 (25 octobre). En même temps paraissait par les soins de ce même éditeur un 2e volume de chansons.

Le Troisième Volume avait été confié au libraire Ladvocat (1825).

Le Quatrième Volume des "Chansons de Béranger" fut édité par Beaudoin (1828).

Le Cinquième Volume "Chansons nouvelles et dernières," fut publié par Perrotin (1833).

Chansons, édition illustrée, chez Perrotin (1847).

"Dernières Chansons," recueil posthume, novembre 1857 (Perrotin éditeur).

Ma Biographie par Béranger, Perrotin éditeur (1857).

Édition Complète en 2 volumes: 1er volume, chez Perrotin, 1858, Rue Fontaine Molière. 2e volume, à Genève, 1857.

Correspondance de Béranger, éditée par Paul Boiteau et Perrotin (1860).

Les Œuvres anciennes, illustrées par Charlet. Raffet, 2 volumes, éditeur Garnier.

Les Œuvres posthumes (1834-1851), illustrées par A. de Lemord. 1 volume, Garnier.

Ma Biographie, illustrée de huit gravures 1 volume, chez Garnier.

Correspondance de Béranger, 4 volumes, chez Garnier.

Les Chansons de Béranger (avec musique de F. Lasadesus), chez Garnier.

Chansons de Béranger, anciennes et posthumes, édition populaire, Garnier.

Lettres inédites de Béranger à Dupont de L'Eure, annotées par P. Hacquard et P. Forthuny. Pierre Douville, éditeur.

TABLE DES MATIÈRES

PARTIE I

		PAGE
I.	Préface	3
II.	Les Bénédictions	5
III.	Le Bonheur	7
IV.	Les Fous	10
V.	Le Voyage Imaginaire	12
VI.	Les Étoiles qui Filent	14
VII.	Le Chapelet du Bonhomme	17
VIII.	L'Oiseau Fantome	19
IX.	Les Quatre Ages Historiques	23
X.	Les Voyages	26
XI.	Les Nègres et les Marionnettes	28
XII.	Le Postillon	30
XIII.	La Prisonnière	33

PARTIE II

XIV.	Mon Jardin	37
XV.	La Bonne Vieille	40
XVI.	Souvenirs D'Enfance	42
XVII.	Le Vilain	45
XVIII.	Les Feux Follets	47
XIX.	Le Vieux Vagabond	50
XX.	La Nostalgie	52
XXI.	Le Juif Errant	55

PAGE

XXII. Les Hirondelles 58
XXIII. La Pauvre Femme 60
XXIV. Mon Habit 62
XXV. Les Contrebandiers 64
XXVI. Le Chant du Cosaque . . . 68
XXVII. Le Retour dans la Patrie . . . 70
XXVIII. Adieux à la Campagne . . . 74
XXIX. L'Orphéon 77
XXX. Les Orangs-Outangs . . . 80
XXXI. Le Chasseur 82

PARTIE III

XXXII. Le Roi d'Yvetot 87
XXXIII. Conseil aux Belges . . . 90
XXXIV. Le Feu du Prisonnier . . . 92
XXXV. À mes Amis 94
XXXVI. Le Suicide 96
XXXVII. À. M. de Chauteaubriand . . 99
XXXVIII. Vieux Habits! Vieux Galons! . . 102
XXXIX. Les Escargots 106
XL. Le Convoi de David . . . 109
XLI. Le Tombeau de Manuel . . . 112
XLII. Mes Craintes 115
XLIII. Le Nouveau Diogène . . . 119
XLIV. Les Échos 123
XLV. L'Épée de Damoclès . . . 126

PARTIE IV

XLVI. Une Idée 131
XLVII. Le Violon Brisé 133
XLVIII. Les Souvenirs du Peuple . . . 136

PAGE

XLIX. Le Vieux Caporal . . . 140
L. Les Enfants de la France . . . 143
LI. Le Vieux Sergent . . . 146
LII. Le Cheval Arabe 148
LIII. Le Vieux Drapeau . . . 151
LIV. Adieu, Chansons ! . . . 154
LV. Adieu ! 157
LVI. Le Champ d'Asile . . . 159
LVII. Les Deux Cousins . . . 162
LVIII. Notre Coq 165
LIX. L'Aigle et l'Étoile . . . 170
Notes 175
Ecrits à Consulter . . . 179
Bibliographie . . . 181

PRINTED BY

TURNBULL AND SPEARS,

EDINBURGH